

Sr. James Colquhoun of Luss Bart.

Ja: Grant

HISTOIRE
DE LA
COMTESSE
DE
GONDEZ.

Ecrite par elle-même.

Nouvelle Edition revûë, corrigée & augmentée.

TOME PREMIER.



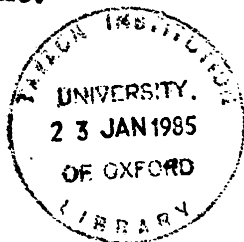
A PARIS, RUE S. JACQUES,
Chez JEAN-FRANÇOIS JOSSE, Libraire ordinaire de S. M. C. la Reine d'Espagne, à la Fleur de Lys d'Or.

M. DCC. XXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

AVIS DU LIBRAIRE.

POur la parfaite intelligence de l'Epître dédicatoire, le Lecteur sera bien aise de voir les petits Vers que Mademoiselle de L..... avoit mis à la tête de son Manuscrit, en le présentant à son Altesse Sérénissime Mademoiselle de la Roche sur-Yon; ces petits Vers ont été même reçus de cette Princesse assez favorablement pour les donner avec quelque confiance au Public.







Près avoir cent fois corrigé mon Ouvrage,
Et ne pouvant encore m'assurer qu'il fût bon,
Au Maître du sacré Vallon
Je tins à peu près ce langage :
Je n'ai pû résister à tes divins transports ;
Puissant Dieu ! voi si mes efforts
Du Public éclairé méritent le suffrage.
Voi si j'ai bien imaginé,
Si ma Prose est vive & coulante,

Si quelquefois j'ai raisonné ;
Enfin si du Lecteur je remplirai l'attente.

Va trouver Conty de ma part,
Répondit Apollon, cette digne Princesse
Ne décide point au hazard,
Et rien n'échappe à sa justesse.
C'est dans cette auguste Maison
Que l'esprit est hereditaire.
Si d'une aimable Sœur, si d'un illustre Frere
Tu peux amuser la raison :
Sans craindre d'être téméraire
Avec cette approbation
Vole vîte à l'impression.

M. D. L. ******.



A

SON ALTESSE SERENISSIME

MADEMOISELLE

DE LA ROCHE SUR-YON.

LOrsque tu me permets de
t'offrir mon Ouvrage
Tu m'impose la dure loy

De parler à peine de toy,
Pour un Auteur quel esclavage !
Ta modeste sévérité
Malgré tout mon zele m'engage
A n'oser mettre au jour, Conty, la vérité.

La vérité pourtant dans ce moment m'inspire
L'art peut-être de plaire & celui de loüer,
Tu ne sçaurois desavoüer
Ce que je vais préluder sur ma Lyre.

*Fille de ce Héros qu'un Peuple Belliqueux **

* Les Polonhois.

Jugea digne d'être son Maî-
tre,
Et que le Ciel avoit fait naî-
tre
Pour rendre des Sujets heu-
reux.....
Ce début déja t'interesse,
Un souvenir plein de ten-
dresse
Te plaît en t'arrachant des
pleurs.
Pour adoucir de si justes douleurs,
Princesse, contemple la gloire
De ce Héros, cher à notre mé-
moire!
Dont les rares vertus, & les
brillans Exploits
Dans les siecles futurs décoreront
l'Histoire
Du plus auguste de nos Rois.

EPITRE.

Adelaïde! Armand! quel illustre héritage
Vous laisse avec son Nom, ce Pere glorieux!
Candeur, bonté, ferme courage;
Sans jalousie & sans partage
Tous deux vous possedez des biens si précieux.

M. D. L. ******.



APPROBATION.

J'Ay lû, par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Manuſcrit qui a pour titre : *Hiſtoire de la Comteſſe de Gondez.* A Paris le 11. Janvier 1725.

BLANCHARD.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien amé NICOLAS PEPIE Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main un Manuſcrit qui a pour titre : *Hiſtoire de la Comteſſe de Gondez, écrite par elle-mê-*

me ; qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au public, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires. A ces causes voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Livre en tels volumes, forme, marge, caractere, conjointement ou séparément & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de huit années consecutives ; à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere, dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre, en tout ni en partie, & d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'a-

mende contre chacun des contrevenans dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'exposer en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre trés-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit trés-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous

mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre soit tenuë pour dûëment signifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; car tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingt-cinquiéme jour du mois de Janvier, l'an de grace mil sept cens vingt-cinq. Et de notre regne le dixiéme. Par le Roy en son Conseil.

DE S. HILAIRE.

Régistré sur le Registre VI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 183. fol. 155. conformément aux anciens Reglemens, confirmez par celui du 28. Fevrier 1723. A Paris le deux Mars 1725.

BRUNET, *Syndic.*

HISTOIRE



HISTOIRE DE LA COMTESSE DE GONDEZ.



E pouvoir absolu que vous avez sur moi force enfin ma paresse, je vais vous obéir, Madame, & vous donner un Journal de ma vie. Je connois la bonté de votre cœur, & ne puis douter de la tendre amitié dont vous

m'honorez, ainſi je ne craindrai point de vous raconter exactement les premieres avantures de ma jeuneſſe ; c'eſt une ſaiſon orageuſe où la raiſon n'a pas toûjours le deſſus ; je le ſçai, & de plus, je ſçai que quand cette raiſon triomphe, elle nous fait rougir de nos foibleſſes ; j'avois oublié les miennes, j'en rapellerai aujourd'hui le ſouvenir pour vous les montrer : je vous fais de bon cœur ce ſacrifice, je ſuis plus vraïe que vaine, ainſi vous ſçaurez tout : je crois même que cette premiere Partie de mon Hiſ-

toire, (car je ſens bien que je vais faire un livre) ne ſera pas la plus glorieuſe pour moi, mais peut-être ſera-t-elle la plus amuſante pour vous.

Lorſque ma mere mourut je n'avois que douze ans, mon pere me mit à l'Abbaïe de Saint Antoine où il avoit une ſœur Religieuſe, fille d'un grand mérite qui m'aimoit tendrement, & qui fit dans la ſuite ſa principale affaire de me donner les vraïes idées de la vertu, ſans pourtant me la montrer avec trop de ſévérité. Mon pere me donna Souville pour

gouvernante, elle méritoit l'eſtime & la confiance qu'il avoit pour elle. Ma mere qui connoiſſoit bien ce que valoit cette digne fille, l'avoit prié en mourant de continuer à donner ſes ſoins à mon éducation, & me recommanda avec tendreſſe d'écouter toûjours avec douceur les conſeils de cette fille, de les ſuivre, & de me ſouvenir que c'étoit les impreſſions que je recevrois dans ma jeuneſſe qui décideroient de la conduite de toute ma vie. Mon pere venoit me voir très-ſouvent, il avoit avec moi de

longues converſations ; ma Tante & Souville qu'il queſtionnoit ſur mon caractere, lui vantoient ma raiſon. Ce bon pere crût voir dans mes manieres & dans mes diſcours que j'avois l'eſprit auſſi formé qu'on l'en aſſuroit, j'avois alors dix-huit ans, & comme il penſoit à me marier, il réſolut de me mettre dans le monde.

J'y parus à peine que j'y fis quelque bruit, & que pluſieurs partis ſe preſenterent : mon pere qui étoit d'autant plus difficile qu'il m'aimoit paſſionnément, & que j'étois aſſez riche pour être deſirée, voulut

ſe donner le tems de choiſir. Il y avoit déja quelques mois que j'étois ſortie du Couvent, lorſqu'un jour étant à la Meſſe, je vis un jeune-Homme bien fait & dont l'air de Seigneur étoit plus attaché à ſa perſonne qu'à ſa parure qui étoit extrême; c'étoit le Marquis de Monfrand, il me regarda beaucoup, le Chevalier de Druilli me ſalua dans ce moment, auſſi-tôt Monfrand le joignit, & lui demanda qui j'étois. C'eſt Mademoiſelle de Brionſel, répondit Druilli aſſez haut pour que je l'entendiſſe? Qu'elle eſt aimable! dit

Monfrand, & que ſon air noble & modeſte inſtruit bien de ce qu'elle eſt. Quoi, lui dit Druilli tu ne l'avois pas encore vûë? Non repliqua Monfrand. J'avois bien oüi parler avantageuſement d'elle, mais je ne la croïois pas ſi pleine de charmes, & je ſouhaite que ce ne ſoit pas un malheur pour moi de l'avoir vûë aujourd'hui. Je ne pus m'empêcher de rougir à ce diſcours qui ſe tenoit fort-près de moi. Parle plus bas des charmes de Mademoiſelle de Brionſel, lui dit le Chevalier de Druilli, tu la fais rougir. Pendant quelque

tems je n'allois dans nul endroit que Monfrand ne m'y ſuivit.

Un jour Souville me dit; vous appercevez-vous, Mademoiſelle, que le Marquis de Monfrand vous ſuit partout ? Et oſerois-je vous demander comment vous le trouvez ? Il eſt bien fait, lui dis-je, ſa phiſionomie eſt aſſez revenante, voilà tout ce que je ſçai de lui, & je crois qu'il le ſçait bien auſſi. Mais Souville, continuai-je, pourquoi me faites-vous cette queſtion ? C'eſt Mademoiſelle, reprit-elle, que je ſçai qu'il penſe à vous ſérieuſement, que le parti eſt

avantageux, & que je voudrois, s'il doit être un jour votre époux, qu'il fut de votre goût. Il ſeroit dangereux pour moi, répliquai-je, qu'il le fut ſi promptement, & je me ſçaurois bien mauvais gré de me ſentir du penchant pour quelqu'un dont je ne connoîtrois que la figure.

Quelques jours après cet entretien, le Marquis de Monfrand ſe fit preſenter à mon pere par Monſieur le Maréchal de.... ſon oncle. Voilà Monfrand maître de me rendre des ſoins de l'aveu de mon pere. Monfrand étoit jeune,

bien-fait, riche & brillant; mon pere ne douta point que mon cœur ne se déclarat en sa faveur: tant que je ne l'avois vû qu'en passant je n'avois rien trouvé dans sa personne qui m'eût déplu, dabord que je le vis avec intérêt de connoître son caractere, que j'étudié, je me sentis de l'éloignement pour lui, & malheureusement pour Monfrand, je pouvois me rendre comte à moi-même de ce sentiment: je vais aussi le justifier auprès de vous.

Le Marquis de Monfrand fier de sa naissance, de sa fortune, & de la faveur où

étoit ſa maiſon, parloit ſans ceſſe de tous ces avantages, il ne m'avoit rendu que trois ou quatre viſites, que je ſçavois ſa genealogie & le plan de tous ſes Châteaux ; il joignoit à ces converſations amuſantes le récit de ſes actions guerrieres, & le tout avec une confiance marquée par le ton de la voix & les geſtes. Il me loüoit avec la même emphaſe qu'il ſe loüoit lui-même. Il regardoit déja notre union comme une choſe certaine, & me faiſoit valoir l'eſtime qu'il diſoit que mon pere avoit pour lui. Quand il y avoit

du monde dans mon appartement, lui ſeul ſçavoit tout, il avoit toûjours appris les nouvelles dans le Cabinet du Roy, dans celui des Princes, ou des Miniſtres, & lorſque les plus grandes Dames de la Cour devenoient le ſujet de l'entretien, il joignoit ordinairement quelque trait picquant, & peu déguiſé aux loüanges négligées qu'il leur donnoit; il n'épargnoit pas même celles qu'il vouloit bien qu'on crût l'avoir honoré de leur bienveillance. Ces manieres étourdies & ce ton déciſif ne me prévinrent pas en ſa faveur.

Je dis un jour à Souville avant que le Marquis de Monfrand me donna des ſoins, vous m'avez demandé s'il étoit de mon goût, c'eſt moi aujourd'hui qui vous demande s'il eſt du vôtre, & ſi vous croïez que je le trouve aimable ? Je conviens Mademoiſelle, me dit Souville, que je vois quelques ridicules à Monſieur de Monfrand, mais une perſonne comme vous pourroit bien par la douceur de ſon caractere le corriger de ces deffauts qui vous choquent. Si tous les Hommes repliquai-je reſſembloient au Marquis de

Monfrand, je pourrai bien ne faire jamais de choix, & je me trouverois bien à plaindre si mon pere fait celui-là pour moi. Mais Souville, continuai-je, d'où vient que mon frere n'a point ces mêmes deffauts? Il est jeune comme le Marquis de Monfrand, il est aimable, je crois leur naissance & leur fortune à peu près égales, cependant je ne vois pas que mon frere en soit plus vain: seroit-ce parce que je suis sa sœur qu'il ne se donneroit pas la peine de prendre avec moi ces travers? Que je vous trouverois heureuse

Mademoiſelle, me dit Souville, ſi la fortune vous donnoit un mari du caractere de Monſieur le Comte de Mondelis, ſi vous le prenez pour modéle, vous ſerez bien difficile ſur un choix.

Il y avoit déja quelque tems que le Marquis de Monfrand venoit chez mon pere, lorſqu'un jour il me dit, avec cet air de confiance qui ne l'abandonnoit jamais, attendez-vous, Mademoiſelle, les ordres d'un pere pour me laiſſer comprendre que vous approuvez mes ſoins & ſes intentions ? Non, conti-

nua-t-il, la modestie ne peut vous deffendre de me laisser lire dans votre cœur que vous approuvez l'amour dont le mien est pénétré, il est si parfait, Mademoiselle, qu'il me rendroit seul digne de vous, quand je n'aurois que lui qui parlât pour moi. Je puis me flâter sans être téméraire d'avoir l'aveu de Monsieur de Brionsel, dites-moi Mademoiselle que j'ai le vôtre. Une fille bien née, lui dis-je, attend les ordres d'un pere quelquefois avec crainte, mais toûjours avec soumission, je recevrai les siens, & ne me réserverai

avant d'obéïr, que le droit de lui remontrer, que s'il m'aime, l'intérêt & l'ambition ne doivent pas seuls le faire disposer de ma main. J'avouë, répliqua Monfrand, que je m'attendois peu à une réponse aussi seche, je la trouve même hors de votre caractere, & & je soupçonnerois presque qu'elle part d'une dissimulation affectée pour éprouver ma tendresse. Ce trait de la vanité de Monfrand m'étonna, je le quittai sans daigner lui répondre, & dis tout bas à Souville, que je serai malheureuse si mon pere n'a pitié de moi.

Mon pere étoit un homme de la vieille roche, c'eſt-à-dire, ennemi de l'oſtentation ; je remarquai avec douleur que Monfrand affectoit d'être plus moderé en ſa preſence, mais la violence qu'il ſe faiſoit étoit ſenſible, & me faiſoit juger que devenant ſa femme ſon humeur ne ſimphatiſeroit pas avec la mienne. Comme j'étois très-heureuſe étant fille, je réſolus de faire tous mes efforts pour ne changer d'état que lorſque je pourrois me flâter de trouver un mari dont le caractere eût du rapport avec celui de Mon-

ſieur de Brionſel; cependant ce pere tendre m'embarraſſoit, il me preſſoit de ſonger à un établiſſement, il me parloit du Marquis de Monfrand comme d'un parti avantageux & pour lequel il penchoit; je n'oſois lui dire ce que je penſois d'un homme que je connoiſſois mieux que lui, malgré mon peu d'expérience; je craignois qu'il ne trouvât mauvais l'éxamen que j'en avois fait. Les peres, je dis les meilleurs, ne veulent pas que leurs enfans voïent par leurs propres yeux, n'y leur faſſent remarquer

qu'ils peuvent s'être trompez.

Le meilleur ami de mon pere, & qui méritoit le mieux de l'être, étoit le Comte de Gondez; je résolus de lui ouvrir mon cœur, j'en trouvai bien-tôt l'occasion, & voici ce que je lui dis.

L'estime & l'amitié que mon pere a pour vous, Monsieur, & les bontez dont vous m'honorez me déterminent à vous demander votre protection auprès de lui: Vous, ma protection, Mademoiselle, me dit le Comte de Gondez avec surprise, votre pere vous

adore, vous pouvez ſeule plus ſur ſon eſprit que toute ſa famille, & que tous ſes amis, enſemble c'eſt cette tendreſſe, Monſieur, répliquai-je, que je crains aujourd'hui, elle lui fait voir le Marquis de Monfrand comme un parti conſidérable pour moi, ſa naiſſance, ſon bien, les dignités répanduës dans ſa maiſon le flâttent. Il approuve ſes ſoins, & ſes aſſiduités, & je tremble qu'il ne m'ordonne inceſſamment de lui donner la main. Et d'où vient, Mademoiſelle, reprit le Comte de Gondez, la répu-

gnance que vous avez pour Monfrand ? Il eſt jeune, bien-fait, homme de bonne maiſon, & en état de marcher ſur les pas de ſes ancêtres : helas ! Monſieur, lui dis-je, que je ſuis embaraſſée à vous répondre. Il le faut cependant ; je devois peut-être m'en rapporter aux lumieres de mon pere ſur le choix d'un époux ; mais perſuadée que le caractere des perſonnes qui s'uniſſent, décide de leur bonheur, j'ai oſé éxaminer celui de Monſieur de Monfrand dès que j'ai vû qu'il ſongeoit à moi, & ſans vouloir le blâmer abſolu-

ment je ſens par toutes ſes manieres que nous ne ſommes pas fait l'un pour l'autre. Ah ! Mademoiſelle, s'écria le Comte, que Brionſel eſt heureux d'avoir une fille de votre mérite ! quoi ? à votre âge, un jeune homme brillant, approuvé de votre famille ne vous détermine pas ? Vous cherchez à le connoître ? Vous faites peu de cas de tout ce qui ſéduit la plûpart des femmes, & les qualitez du cœur & de l'eſprit ſont ſeules capables de mériter votre ſuffrage ? je vous admire ! & vais dès ce moment ſatisfaire à ce que

vous ſouhaittez de moi.

La négociation de Monſieur de Gondez me donna quelque inquiétude ; elle ne dura pas long-tems, il m'aborda le lendemain d'un air ouvert, en me diſant le Comte de Brionſel ne veut point vous contraindre, Mademoiſelle, comme il ne peut penſer que l'éloignement que vous avez pour Monfrand parte d'une préférance ſecrette, il ne deſaprouve pas le ſoin que vous avez pris pour connoître le caractere du Marquis ; il vous permet, continua-t-il, en ſouriant, d'en uſer de même lorſqu'il

lorſqu'il ſe preſentera un autre parti ; votre penetration ne peut que vous être utile, il la conſultera même pour ſe déterminer. Je remerciai Monſieur de Gondez dans des termes qui marquoient ma reconnoiſſance, je ne fis pas même de difficulté d'embraſſer avec tranſport cet homme reſpectable pour qui j'avois toûjours eu des égards qui ne differoient de gueres de ceux que j'avois pour mon pere. Monſieur de Gondez parut charmé de mes ſentimens, & me témoigna l'eſtime qu'il avoit pour moi en des ter-

mes pleins d'amitié.

Je m'apperçûs avec plaisir que le Marquis de Monfrand venoit plus rarement, qu'il étoit plus sérieux. Je ne doutai point que mon pere n'eût fait dire au Maréchal son oncle qu'il ne pouvoit encore songer à me marier, & que l'orguëil de Monfrand ne voulut se dédommager de cette espece de refus par l'indifference qu'il me marquoit. Je l'en remerciai dans le fond de l'ame, & je le trouvai lors très-aimable. J'avois repris toute ma gaïeté, j'étois renfermée dans ma famille & avec

Monsieur de Gondez
que je
lorsque
matin dans
& me parla en
La
avez chargé le
Gondez
frand, me
jetter ma
barras où
ni l'autre,
parlé vous
lement. Ce
je blâme la
vous avez
pouviez en
tes ; mais il
sçachez ce
duit. A l'âge

de Gondez on prend peu garde à ce qu'une jeune personne peut avoir de séduisant dans la figure, mais ce même âge n'empêche pas qu'on ne soit sensible à de certaines qualitez rares dans les femmes. Le Comte de Gondez n'auroit pas pris le soin de les chercherchez vous si votre confidence ne les eut développées ; la conversation que vous avez eû avec lui, lui fait penser que vous êtes une fille raisonnable, il m'a parlé avec chaleur, il m'a dit vingt fois que vous lui faisiez sentir la douleur d'être vieux & incommodé ;

enfin ma fille je l'éxamine, il ne vous regarde plus avec les mêmes yeux, je vous en avertis: il esthomme par délicatesse à ne me point parler sans vous avoir découvert ses sentimens. Si cela arrive, que luí direz-vous? Je ne pense pas assez avantageusement de moi, répondis-je, pour croire que je puisse donner la moindre atteinte à l'amitié queMonsieur de Gondez a pour le Comte de Disenteuil, vous sçavez, Monsieur, qu'il parle sans cesse de son mérite, & qu'il regarde ce neveu comme son fils. Non, mon pere, continuai-je,

cet ami n'a d'attention pour moi que parce que je ſuis votre fille. Vous vous abuſez ma fille, répliqua-t-il, il oublira ſon neveu pour vous : & ſi je ne me trompe point, qu'il me parle, que voulez-vous que je lui réponde ? Je ne veux pas me broüiller avec un ami de plus de trente ans, & je ne voudrois pas vous faire la moindre violence. Je ſçai que ſon âge n'eſt pas fait pour le vôtre, je puis vous aſſûrer, Monſieur, lui dis-je, que ſi le Comte de Gondez m'avoit été preſenté ſur le même pied que Monſieur de Monfrand,

je n'aurois jamais prié personne de vous détourner d'une alliance honorable & que j'aurois contracté sans nulle répugnance. Vous me rassurez ma fille, me dit mon pere, en m'embrassant, je me suis peut-être trompé, nous le découvrirons dans la suite, mais je suis charmé de vous trouver dans des dispositions qui font que je vous estime autant que je vous aime.

Ce que mon pere venoit de me dire me fit faire quelques attentions sur les démarches de Monsieur de Gondez, qui saisissoit tou-

tes les occasions à me donner des marques de son estime & de la satisfaction qu'il avoit lorsqu'il étoit auprès de moi. Enfin, il me dit un jour, qu'il s'étoit chargé avec plaisir d'une commission de ma part pour le Comte de Brionsel, mais qu'il en avoit une auprès de moi plus délicate, & qu'il craignoit de me déplaire en l'executant. Je l'assurai que sa crainte étoit mal fondée, & que sa défiance me paroissoit injurieuse; il se tût un moment, jettant sur moi des regards timides, & me parla ensuite en ces termes.

Il est un homme dans le monde, Mademoiselle, aussi touché des qualitez de votre ame, que Monfrand l'étoit des agrémens de votre personne : cet homme a de la naissance, & quelque réputation, mais il ne l'a acquise cette réputation, que par une longue suite d'années. C'est ce nombre d'années qui lui fait craindre que l'aveu d'une passion respectueuse ne soit pas bien reçû de vous : il sent que vous pourriez faire sa félicité, cependant quelque opinion qu'il ait de vous, il appréhende de ne pouvoir contribuer

à la vôtre. Monſieur de Brionſel ignore les ſentimens de cet Amant, qui n'oſe ſe découvrir, & dont je ſuis le truchement. Répondez, Mademoiſelle, comment me dois-je comporter? Je vous ai déja dit, Monſieur, répliquai-je, les qualitez que je ſouhaitterois à un mari, mais ſi je ne me ſuis pas trompée ſur le Chapitre du Marquis de Monfrand, je pourrois me tromper ſur le Chapitre de quelqu'autre. Vous avez de l'amitié pour moi, nulle paſſion ne vous préocupe, je m'en rapporte à vous; ſi cet inconnu mérite votre

estime, il faut qu'il ait quelques-unes de ces qualitez que toute la France reconnoit en vous, s'en est assez pour moi, & vous pouvez agir comme vous le jugerez à propos sans craindre d'être desavoüé. Mon embarras redouble, Mademoiselle, me repliqua Monsieur de Gondez par votre confiance. Eh ! comment aurai-je la hardiesse de vous dire que c'est moi qui vous adore. Je suis plus heureuse que je ne croïois, lui dis-je, de trouver dans cet inconnu l'homme du monde que j'estime le plus, Allez, Monsieur, parlez à mon pere

hardiment, vous ne trouverez nulle opposition de ma part, & je serois mortifiée si vous en trouviez de la sienne. Monsieur de Gondez étoit si transporté qu'il ne put me répondre. Il me quitta & passa sur le champ dans l'appartement de mon pere, ils revinrent ensemble quelques momens après ; mon pere m'embrassa tendrement en me disant qu'il étoit dans une joïe extrême de sçavoir par une bouche irréprochable que j'obéirois avec plaisir à l'ordre qu'il me donnoit de regarder Monsieur de Gondez comme un hom-

me qui alloit être mon époux.

Les extravagances de Monfrand m'avoit donné mauvaiſe opinion des jeunes gens, je m'eſtimois heureuſe de ce que mon pere n'avoit pas pris le ton abſolu pour me preſcrire un mariage que je craignois. Je ne pouvois me flâter d'avoir toûjours le même crédit ſur ſon eſprit. Ainſi pour éviter cet embarras je me déterminai ſans peine à épouſer un homme âgé, mais d'un vrai mérite, d'une grande naiſſance, & d'un caractere propre à rendre une femme heureuſe.

Notre mariage fut fait très-promptement avec une magnificence digne de mon pere & de mon mari. Le Comte de Disenteuil vint en poste de son Regiment pour se trouver à cette céremonie, sa presence m'embarrassoit, je sentois le tort que je pouvois faire à sa fortune, je craignois que la perte d'une grosse succession ne l'obligeât à me regarder d'un mauvais œil, & que la liberté de son génie qui brilla dans toutes les fêtes qu'on nous donna, ne déguisât un chagrin interieur; mais je ne le connoissois pas.

Monſieur de Gondez avoit plus de ſoixante ans & plus de ſoixante mille livres de rente lorſque je l'épouſai. Il avoit été un des hommes le mieux fait & du plus grand air qu'il y eut à la Cour : il joignoit à une humeur douce & complaiſante un eſprit guai, choſe rare dans un homme de cet âge. Les bleſſures qu'il reçût à la premiere affaire de Hoſtet le forcerent de quitter le Service. Lorſqu'il ſe retira, il étoit ancien Lieutenant-General, cet accident l'arrêta dans ſa carriere & le fit reſter à ce grade. Je l'é-

pousai sans aucune répugnance, mais mon cœur conserva une liberté d'autant plus dangereuse, que je croïois que mon devoir & ma raison étoient des barrieres que rien ne pourroit renverser.

Je n'avois point d'amour pour un mari qui en avoit beaucoup pour moi, mais je l'estimois infiniment, j'avois une reconnoissance vive de ses manieres prévenantes, & sur tout de la confiance qu'il avoit en moi. Ni ma jeunesse, ni son âge si disproportionné du mien ne lui donnoient nulle inquiétude; il me

trouvoit une vertu douce, qu'une excellente éducation rendoit ferme, ma conduite & mon attention sur les bienséances lui donnoient une tranquillité que je païois de la plus tendre amitié.

La Comtesse de Venneville étoit mon amie, notre amitié avoit commencé dès nôtre enfance, nous avons passé plusieurs années ensemble à l'Abbaïe de Saint Antoine, & nous sommes entrées dans le monde presque en même tems. Depuis six mois nous étions dans une plus étroi-

te ſocieté, par la paſſion que mon frere avoit pris pour elle, elle étoit veuve, il y avoit quinze mois, je deſirois ardamment qu'elle prit de l'amour pour mon frere, & qu'elle en prit aſſez pour lui donner la main; elle avoit un éloignement horrible pour ſe remarier. Un mari farouche, violent, & jaloux lui avoit fait faire des réflexions ſur les douceurs de la liberté.

Un jour, que je voulois combattre ſes ſentimens, elle me dit, il n'y a preſque jamais aſſez de ſimpathie entre deux perſonnes, qui s'uniſſent par un nœud que

la mort ſeule peut rompre pour oſer eſperer qu'il puïſſent même avec beaucoup de raiſon ſe rendre parfaitement heureux. Le devoir qui exige une tendreſſe reciproque, la détruit ou l'empêche de naître. Nous avons tous dans le cœur & dans l'eſprit un certain genre de libertinage, qui ſouvent même n'eſt pas apperçû de nous & que la contrainte développe & irrite; je ſuis dans le cas, continua-t-elle, je n'ai preſque envie de rien lorſque tout m'eſt permis, mais j'aurois envie de bien des choſes ſi tout m'étoit deffendu.

Les devoirs dont nous inſtruit une bonne éducation ne me coutent jamais à ſuivre, & les retours ſur moi-même qui me les ordonnent ne m'ont pas encore été à charge, mais ces mêmes devoirs me paroîtroient durs à remplir ſi quelqu'un avoit le droit de me les montrer avec ſévérité. Vous n'y penſez pas, ma chere Comteſſe, lui dis-je, le caractere que vous me peignez-là eſt une eſpece de Monſtre, le cœur n'eſt point fait avec tant d'imperfection, je vous peins le cœur tel qu'il eſt, me répliqua-t-elle, pour

quoi eſt-il fait de cette maniere ? Eſt-ce ma faute ? Vous êtes trop jeune & trop belle lui dis-je, pour faire ſans danger de ces ſortes de reflexions, il eſt vrai qu'elles peuvent vous mener au plaiſir, mais peut-être aux dépens de votre gloire. Vous êtes dans l'erreur, reprit-elle, c'eſt la contrainte qui peut nous faire courir ce riſque en nous faiſant naître le deſir de nous vanger d'un eſclavage que nous regardons toûjours comme injuſte. La liberté au contraire nous donne la force d'arrêter nos deſirs par des reflexions

qui ne nous paroiſſent jamais trop ſeveres lorſque nous ne les devons qu'à nous-mêmes.

Il y avoit près de deux ans que j'étois mariée, & que j'étois je crois la plus heureuſe de toutes les femmes, quand la fortune commença à ſe repentir de m'être ſi favorable, elle ne put me ſouffrir plus long-tems la tranquillité dont je joüiſſois.

J'allai un jour chez la Comteſſe de Venneville, j'y trouvai le Chevalier de Fanime ſon frere, perſonne n'eſt entré plus agréablement dans le monde:

une figure aimable, un air noble, une phiſionomie ouverte & ſpirituelle, une converſation aiſée, & une douceur charmante prévenoit en ſa faveur. Je ne l'avois jamais vû, il arrivoit de Hollande, ſon Regiment avoit été entiérement défait dans une des actions des plus vives de la derniere guerre, il fut fait priſonnier après avoir été bleſſé dangereuſement, il n'avoit pû être échangé pendant deux ans par divers accidens étrangers à ce que je crois; & ce n'étoit qu'à la paix d'Utrech qu'il devoit ſon retour. La Comteſſe

me le preſenta en me priant de l'honnorer de mon amitié, & m'aſſura que je l'en trouverois digne lorſque je le connoîtrois. Nous paſſâmes enſemble le reſte du jour qui ſe termina par un ſouper qui fut aſſez guai. Ce fut dans ce ſouper où je trouvai que le Chevalier de Fanime avoit des expreſſions ſingulieres ſans être prétieuſes, & qu'il ſe faiſoit écouter peut-être avec plus de plaiſir qu'on n'écouteroit des perſonnes qui auroient plus d'eſprit, & l'imagination moins vive, quoique j'aïe peu de literature, je ſentis que le Chevalier

Chevalier ſçavoit quelque choſe, & quand je l'ai con-connu plus particulierement, j'ai bien vû qu'il auroit pouſſé ſes connoiſſances plus loin, s'il n'avoit été diſſipé par le commerce des femmes. Sa vanité, quoique très déguiſée, lui a fait rechercher la gloire de plaire pluſieurs fois, je dis gloire, c'eſt ainſi que les hommes appellent le libertinage de leur cœur.

Je vis le Chevalier ſans ſoupçonner qu'il pourroit me plaire, je n'étois pas accoutumée à me défier de mon cœur. Le lendemain Madame de Venneville me

l'amena, je le reçûs avec une politesse qui se ressentoit de l'amitié que j'avois pour sa sœur, le Chevalier me demanda la permission de me voir souvent, il me dit qu'il y avoit trop à gagner à me connoître pour ne pas le desirer avec ardeur.

Quelques jours après j'allai à l'Opera avec la Comtesse de Venneville & Mademoiselle de Jussi, au second Acte le Chevalier entra dans notre loge, il étoit déja sans doute instruit par sa sœur que je n'aimois pas la loüange, & sur tout celle qui tomboit sur la figu-

re, aussi ne me loüa-t-il que sur l'esprit. Il me parla beaucoup de l'amitié que Madame de Venneville avoit pour moi, & me dit que cet attachement faisoit honneur à son dicernement.

Pendant trois mois que je vis presque tous les jours le Chevalier, je fus la dupe d'une politesse & d'une attention que je n'atribuois qu'au simple usage du monde & à l'union qui étoit entre sa sœur & moi. Je m'apperçûs bien qu'il devenoit rêveur, qu'il étoit moins brillant dans la conversation, mais j'avouë que je

m'en apperçevois avec si peu de pénétration, que je lui en faisois des plaisanteries qui l'embarrassoient sans m'éclaircir.

Un jour que j'étois à la Comedie avec la Comtesse, Mademoiselle de Jussi & mon frere, le Chevalier vint nous joindre. La seconde Sçene de Monime & de Xipharés parut l'atendrir. Il fit un soupir en disant qu'importe qu'ils soient obligez de se contraindre ! Sont-ils malheureux ? Ils s'aiment ! Ce discours prononcé vivement par le Chevalier, me causa une émotion que je

n'avois pas accoûtumé de ſentir, mais je n'atribuai ce mouvement qu'à la ſituation attendriſſante où je voïois Monime & Xipharés. Qu'il eſt dangereux d'avoir aſſez de confiance en ſa raiſon pour lui laiſſer le ſoin de gouverner notre cœur, tôt ou tard elle eſt ſa victime, & lorſqu'elle eſt revenuë de l'aſſoupiſſement où la tenoit un plaiſir qu'elle croïoit innocent, elle voit avec honte ſa défaite.

Madame de Venneville étoit un jour chez moi avec Mademoiſelle de Juſſi, & le Chevalier; mon frere

proposa d'aller à Auteuil où il avoit une assez jolie Maison, le Chevalier opina pour une partie qui pouvoit être utile à ses desseins. L'amitié qui étoit entre Mondelis & lui, venoit moins de la liaison qu'ils avoient contracté en faisant leurs exercices dans la même Académie, & d'avoir servi presque toûjours dans les mêmes armées. Que des vûës qu'ils avoient tous les deux, celles du Chevalier étoient plus misterieuses que celles de mon frere, mais ce dernier occupé de Madame de Venneville, & sans doute aïant décou-

vert les ſentimens du Chevalier (qu'il ne croïoit de nulle conſéquence) avoit pour lui beaucoup de complaiſance, & en eſperoit des ſervices eſſentiels. Nous acceptâmes tous avec plaiſir la propoſition de mon frere, & la partie fut réſoluë pour le lendemain.

En arrivant à Auteuil, on nous conduiſit dans un grand Salon, dont les fenêtres donnoient ſur un aſſez beau Jardin. On avoit caché dans l'extremité d'une allée de Charmille un aſſez bon nombre d'excellens Muſiciens, pour que les ſons d'une ſimphonie

aimable vinssent jusqu'à nous. J'aime la Musique & je me livrai à celle-là. Le Chevalier voïant mon attention me dit que le Comte de Mondelis n'avoit pas chez lui ces Musiciens pour me faire rêver & me donner occasion d'être seule dans une compagnie qui vouloit jouïr de ma conversation. J'avouë, lui dis-je, que j'aime la Musique, sur tout celle qui par des sons touchants porte à une douce rêverie, & je ne vous pardonne pas de m'en faire sortir. Madame de Venneville me demanda dans ce moment comment

je trouvois ce petit Concert champêtre. Les reproches qu'on me fait de l'écouter avec trop d'application, sont, lui dis-je, les preuves du plaisir que j'ai à l'entendre, mais je ne suis gueres contente ni de vous, ni du Chevalier, de m'en distraire. Je m'apperçûs un instant après que le Chevalier rêvoit, il me parut plaisant de prendre ma revanche. Ah! ah! lui dis-je, vous prenez donc les mêmes libertez que vous desaprouvez dans les autres? Vous rêvez, je vous y prens. J'en conviens, Madame, répliqua-t-il, mais l'objet de nos

rêveries n'eſt pas le même; & ſi j'ozois m'expliquer, vous jugeriez bien qui de nous deux à plus de raiſon, de s'occuper de ſes idées. Il n'eût pas le tems d'en dire d'avantage, dans ce moment on avertit qu'on avoit ſervi.

Le ſoupé fut plus délicat que magnifique, Mademoiſelle de Juſſi y jetta une gaïeté charmante, la Comteſſe fut aimable, il y avoit de l'émulation dans nos Cavaliers, c'étoit à qui des deux diroit les choſes les plus galantes, & quoi qu'ils ne fuſſent jaloux que d'une ſeule appro-

bation, ils ménageoient si bien leurs expressions qu'ils paroissoient vouloir plaire également à toute la compagnie.

Mon frere a la voix belle & chante avec goût, la Comtesse le pria sur la fin du repas de dire un air, il obéït; mais oubliant qu'il étoit à table, il nous débita un recit tendre & plaintif. Mademoiselle de Jussi après l'avoir écouté avec beaucoup d'attention, lui dit, Monsieur de Mondelis vous nous direz, s'il vous plaît, après cette leçon de Jeremie, une petite chanson réjouïssante, car vous

n'avez encore chanté que pour vous. Nous rîmes tous de ce reproche qui n'étoit pas ſans fondement. Mon frere en fut un peu deconcerté. Le Chevalier vint à ſon ſecours. Quoi, dit-il, à cette aimable fille, l'amour ſera ſans ceſſe l'objet de vos plaiſanteries ? Moi, répliqua-t-elle, plaiſanter de l'amour ? Eh ! comment le pourrois-je ? Je ne le connois pas, je n'en ai que cette foible idée, que les Tragedies & quelques mauvais Romans m'en ont donné. En voilà aſſez reprit mon frere, qui s'étoit un peu remis, pour vous faire voir

que cette paſſion n'eſt pas indigne de regner dans un cœur. Vous concluez ainſi mon cher Comte, reprit Mademoiſelle de Juſſi, moi, je conclus le contraire. J'ai vû, Heros, Heroïnes, faire beaucoup d'extravagances, gémir, pleurer, répandre du ſang, enfin, acheter par milles traverſes. Quoi? peut-être un bonheur imaginaire. Vous êtes trop ſevere, lui dit la Comteſſe, l'amour peut avoir des charmes ſi vifs que nul autre plaiſir ne lui eſt comparable, & ſi cette paſſion entraine après-elle des chagrins, & quelque

fois des malheurs, c'eſt la faute, non de la paſſion, mais preſque toûjours de ceux qui la reſſentent. Et c'eſt ce preſque toûjours, répliqua Mademoiſelle de Juſſi, qui rend ma cauſe excellente, du moins pour moi, qui ne me flatte pas d'être pourvûë d'un aſſez grand fonds de raiſon pour me garantir des écuëils de l'amour; enfin, mon ame n'eſt pas aſſez forte pour ſupporter de grands évenemens; de plus, elle n'eſt point faite pour la triſteſſe; on dit qu'il en eſt de voluptueuſes en amour, je le veux croire, & j'en ſuis

fort aiſe pour le plaiſir de ceux qui aiment, mais je n'ai pas aſſez d'eſprit pour comprendre ces bizarres aſſemblages. Si je ne ſuis pas abſolument de l'avis de Mademoiſelle de Juſſi, dis-je alors, il ne s'en faut de gueres. Ah! Madame s'écria le Chevalier (en me regardant d'une maniere qui ne fut point équivoque pour moi) c'eſt déja trop d'un hérétique dans une ſocieté, que l'amitié que vous avez pour cette dangereuſe perſonne, que la vivacité de ſon genie, & ſi j'oſe le dire, que les tours qu'elle emploïe avec un

agrément infini pour soûtenir une mauvaise cause, ne vous éblouïissent pas. Oüi, Madame, l'amour est l'unique passion qui peut occuper le cœur. La vie sans lui est languissante, & quand on est assez heureux pour en être vivement touché, les obstacles ne rebutent plus, on brave le danger.... Si Mademoiselle de Jussi est extrême, dis-je en l'interrompant vous l'êtes aussi. Je crois qu'il y a du vrai & du faux dans vos differens sentimens, mais je crois aussi que de les réduire au vrai simple, & de vous en faire convenir,

n'eſt pas choſe facile. Prendra cet emploi qui voûdra, pour moi j'y renonce, je ne conſeille même à perſonne de s'en charger. La converſation s'échauffa, chacun prit parti, & ſoûtint ſon opinion avec ce genre d'opiniatreté qui fait briller l'eſprit & ne bleſſe point la politeſſe.

Le Chevalier en ſe levant de table laiſſa tomber une Lettre de ſa poche; un mouvement, que je crus de pure curioſité, me la fit ramaſſer, je vis en la prenant qu'elle étoit d'une écriture de femme, j'en ſentis plus de plaiſir à la

voler au Chevalier. Lorsque je fus chez moi je voulus voir ce qu'elle contenoit. Elle étoit telle que vous allez la lire.

Deplemont vient de m'apprendre que vous vouliez vous réconcilier avec moi, vous ne sçauriez mieux prendre votre tems, car je suis malade à garder le lit, & je prétens mériter ma guérison du Seigneur en pardonnant à mes ennemis. Profitez du mouvement qui me porte à la penitence.

Le croirez-vous, Madame, cette Lettre me troubla, je la relûs, je cherchai

à découvrir qui l'avoit écrite, ce trouble & ma curiosité ne me firent que trop sentir que le Chevalier devenoit l'ennemi de cette tranquillité qui faisoit le bonheur de ma vie. Que j'eûs de honte de l'état où je me trouvois ! Mes reflexions tumultueuses se combattoient toutes. Je ne sçavois quel parti je devois prendre ; le plus raisonnable étoit d'éviter par tout le Chevalier, j'y trouvois de l'impossibilité. Il étoit frere de la Comtesse ma plus tendre amie, dont Mondelis étoit amoureux ; Mademoiselle de Jussi étoit

liée avec toutes ſes perſonnes, & je ne pouvois avec bienſéance m'éloigner de cette ſocieté. Helas ! ce n'étoit que la foibleſſe de mon cœur qui me faiſoit regarder tous ces obſtacles comme inſurmontables. Enfin, je crus que mon devoir qui m'avertiſſoit ſans ceſſe de la reconnoiſſance que je devois avoir pour un mari vertueux qui m'adoroit, triompheroit des mouvemens que ma foible raiſon deſaprouvoit. Je réſolus de redoubler d'attention, de ne plus regarder une ſeule de mes démarches, n'y toutes celles du Chevalier

comme indifferentes : pour m'affermir dans ce dessein je fus quelques jours sans sortir, & sans reçevoir personne chez moi, je ne voulus pas même voir pendant cette petite retraite la liste de mon Suisse, de peur d'y trouver le nom du Chevalier, & j'avouë que la vanité de me croire dans ce moment au-dessus de la plûpart des femmes, par la violence que je me faisois, tâchoit de me dédomager du plaisir que j'aurois eu de voir un homme dont je ne pouvois banir l'idée.

Le quatriéme jour je vis

entrer mon frere qui me fit des reproches de la part de Madame de Venneville, il me proposa d'aller chez elle, envain je voulus m'en deffendre, il ne me fut pas possible de résister aux instances qu'il me fit. Je craignois mortellement de voir le Chevalier, je tremblois aussi qu'on ne soupçonnât que je l'évitois, enfin ma foiblesse plus que cette derniere reflexion m'entraina malgré moi chez la Comtesse.

A peine y étois-je arrivée que le Chevalier entra, il me dit avec timidité qu'il étoit venu quatre fois chez

moi depuis quatre jours, ſans qu'il lui eût été permis de m'aſſurer de ſon reſpect. Si je n'avois pas été incommodée, lui répondis-je d'un air froid, ma porte n'auroit été fermée à perſonne, & j'aurois reçû le frere de Madame de Venneville. Quoi? Madame, me répliqua-t-il, ce ne ſera jamais que comme ſon frere que vous me regarderez? Je ne devrai donc qu'à votre amitié pour elle, les égards que vous voudrez bien avoir pour un malheureux? Dans ce moment on anonça la Baronne de Valat. C'étoit une femme de tren-

te-cinq ans, elle n'étoit pas belle, mais elle avoit mieux que de la beauté. Sa phisionomie étoit fine & prévenante; ses manieres pleines d'agrémens, enfin elle avoit les graces séduisantes que donne la galanterie; & l'art de les déguiser par des manieres naturelles qui faisoient sentir combien elle avoit d'esprit. Le Chevalier fut embarassé de la voir, & je crus remarquer qu'elle le regarda d'un air froid & étudié. La Comtesse la reçût avec amitié & se plaignit de ce qu'on la voioit si rarement. J'ai été malade, lui dit la Baronne,

ronne; il n'y paroît pas, répliqua Madame de Venneville, car vous êtes charmante, & je vous trouve plus aimable que jamais. Vous êtes plus polie que ſincere, répondit la Baronne, je le pardonnerois ſi c'étoit un homme qui me tint ce diſcours, & peut-être aurois-je la foibleſſe de le croire. Il eſt des hommes, continua-t-elle, que la nature a eu la malice de faire pour nous perſuader, c'eſt-à-dire, pour nous tromper. Elle regarda lors le Chevalier, & lui dit à propos de tromper, Chevalier, vous êtes cauſe que

Deplemont a une affaire avec moi. Il m'a avancé une chose en votre nom que sans doute vous n'avez pas seulement pensé à lui dire, du moins j'ai lieu de le croire. Que m'a-t-il donc fait dire ? reprit le Chevalier un peu embarassé. Pourquoi me le demander, lui répliqua-t-elle, vous le sçavez, en supposant même qu'il vous a fait parler. Je conviens, Madame, lui dit le Chevalier, que je suis dans mon tort, & de plus reprit-elle vivement, & avec un ris forcé, je vous crois capable d'y être souvent. Le Chevalier rougit

à ce trait. Heûreusement pour lui on vint l'avertir que sa chaise étoit prête. Il nous quitta en disant à sa sœur qu'il alloit à Versailles où il contoit de rester cinq ou six jours. Le desordre du Chevalier & les discours de la Baronne me mirent aisément au fait. Je ne doutai point que ce ne fut-elle qui avoit écrite la Lettre que j'avois trouvée à Auteuil. Ma curiosité fut satisfaite & mon trouble intérieur augmenta.

La Baronne de Valat resta encore assez longtems chez la Comtesse, son esprit aimable & enjoüé ne

laiſſa pas languir la con-verſation. Je ſentis malgré moi un ſecret mouvement de dépit de la voir ſi capable de plaire, quoique j'euſſe pénétré dans ſes diſcours que le Chevalier païoit mal ſes ſentimens. Lorſqu'elle fut ſortie, je dis en badinant à la Comteſſe, ou je me trompe, ou la Baronne & le Chevalier ſe connoiſſent bien. Depuis plus d'un jour, me dit-elle, la Baronne ne dédaignoit pas les ſoins de mon frere avant ſa priſon d'Holande, & je crois qu'elle voit avec dépit ſon peu d'attention à remarquer les avances qu'-

elle fait pour le raprocher d'elle. Il pouroit, répliquai-je, sans faire de tort à son goût ne pas tenir rigueur à une aussi jolie femme. Il est vrai, répartit la Comtesse; mais la Baronne a un grand deffaut pour mon frere, elle lui a plu autrefois. Ajoûtez, répliquai-je, qu'il n'a pas été malheureux. La Comtesse soûrit & détourna une conversation que je n'avois plus interêt de suivre étant sufisamment instruite.

Le lendemain la Comtesse vint chez moi, Mademoiselle de Jussi s'y trouva. Sur les sept heures nous

fûmes aux Thuilleries avec mon frere ; au troisiéme tour d'allée je vis le Chevalier. Je lui demandai s'il n'avoit pas été à Versailles. J'en arrive, Madame, me dit-il en s'approchant de moi, je porte par tout une inquiétude qui ne me permet pas d'être long-tems dans le même lieu. Ce n'est que lorsque je vous ai trouvée après vous avoir cherché où vous n'étiez pas, que cette inquiétude m'abandonne pour faire place à un mouvement.... Je le regardai d'un air si severe qu'il se troubla & me dit d'un ton mal assuré, ah !

Madame, que ce regard me fait craindre que je ne sois le plus malheureux de tous les hommes. Dites le plus téméraire, lui dis-je brusquement.

Le discours du Chevalier me causa une émotion que je ne pouvois me pardonner, j'étois plus indignée de mes sentimens que des siens. Ce qu'il venoit de me dire étoit assez hardi pour devoir me fâcher, mais je sentis avec honte que les mouvemens qu'ils m'inspiroient, n'étoient pas des mouvemens de colere. Je rentrai chez moi pleine de dépit. Quoi! disois-je, le

Chevalier a l'audace de me dire qu'il m'aime, & je ne l'en punis pas de tout mon resentiment ! Ma raison arrêtera les mouvemens de mon cœur qui voudroit me trahir. Je serai fidelle à la loi que mon devoir m'impose. Oüi, je fuirai le Chevalier. Je ferai plus, je lui montrerai un mépris outrageant, que ce soit le prix de son ambition criminelle. J'étois dans cette situation violente, lorsque l'on me rendit une Lettre de Monsieur de Gondez, qui m'apprenoit qu'il arriveroit dans deux jours avec le Comte de Disenteuil son

neveu, qui partant de Flandre avoit été le joindre depuis trois mois à Gondez, je ſentis une joïe que je ne puis vous exprimer, d'apprendre le retour de mon mari. Il vient diſois-je, aider à ma raiſon par ſa preſence, par l'amitié que j'ai pour lui & par l'eſtime qu'il a pour moi, dont je ne me rendrai jamais indigne.

Enfin, Monſieur de Gondez arriva, il y avoit ſix mois qu'il étoit abſent, je le reçûs avec cet air ouvert & cette amitié qui le charmoit toûjours. Mais j'avois dans le cœur une confuſion

extrême de l'état où il me trouvoit. Le Comte de Disenteuil ne m'avoit point vûë depuis mon mariage, il crut me trouver plus aimable qu'il ne m'avoit laissée, & prit malgré lui une passion violente pour moi.

Quoique le Comte de Disenteuil fut dans le monde au rang de gens bienfaits, il ne l'étoit pas aussi bien que le Chevalier, il avoit moins de régularité dans les traits, mais la noblesse & la finesse de sa phisionomie le dédomageoit de tout. Je n'ai connu à personne tant d'esprit; la justesse & la précision de ses

idées n'avoient point desseché son imagination brillante & féconde ; le terme propre se presentoit toûjours à lui avec une facilité qui lui faisoit rendre avec force & netteté tout ce qu'il vouloit dire ; il sçavoit infiniment & ce qu'il sçavoit n'étoit jamais à charge à personne ; il ne tiroit nulle vanité de son érudition, ni de la facilité qu'il avoit d'écrire également bien en Vers & en Prose ; rien n'échapoit à sa pénétration ; la droiture de son cœur ne lui permetoit ni détour ni manœuvre, & la conduite que vous lui al-



lez voir tenir vous inſtruira de ſa diſcretion, de ſa ſageſſe, & de ſa généroſité. Il étoit né, de ſon propre aveu, railleur, la raiſon & l'uſage du monde l'avoient corrigé & en avoient fait un Cavalier parfait. Tout le monde l'eſtimoit. L'envie, ni la jalouſie n'oſoient attaquer un mérite ſi connu; il s'étoit acquis beaucoup d'honneur à la guerre, & par une grande exactitude pour le ſervice & des actions brillantes, il avoit mérité de paſſer très-vîte du grade de Meſtre de Camp de Cavalerie à celui de Brigadier.

Quelques jours aprés l'arrivée de Monſieur de Gondez, il alla chez Madame de Venneville, il y trouva le Chevalier de Fanime qui n'oublia rien pour ſe faire regarder de lui avec bienveillance, & ſon deſſein lui réüſſit.

Le lendemain on anonça Madame de Venneville & le Chevalier de Fanime, Monſieur de Gondez étoit dans mon appartement, la confiance qu'il avoit en moi l'empêcha de voir le déſordre avec lequel je reçûs le Chevalier. Dieux ! que le moindre reproche que ſe fait une ame accoû-

tumée à l'innocence eſt capable de l'éfaroucher ? je regardois le Chevalier comme l'ennemi mortel de ma gloire ; & peut-être du repos de Monſieur de Gondez.

Durant un mois j'évitai le Chevalier avec tant de ſoin qu'il ne put trouver le moment de me dire un mot en particulier. Ses yeux ſeuls & ſa contenance abattuë parloient pour lui ; je voïois plus rarement Madame de Venneville, je n'allois plus chez elle ſans Monſieur de Gondez. Un jour qu'il y étoit ſans moi, Mademoiſelle de Juſſi pro-

posa d'aller passer quelques jours dans une belle Maison qu'elle avoit à S. Maur, tout le monde accepta la partie, mon mari se chargea de me la faire agréer; il me l'annonça le soir; sa confiance me desesperoit; j'aurois voulu qu'il eut craint le Chevalier, qu'il eut été moins sûr de ma vertu, & qu'il n'eut point regardé ma conduite passée comme un garand que je ne pouvois jamais la démentir.

Pour éviter d'aller à S. Maur je voulus me servir du prétexte que mon pere étoit indisposé, mais l'in-

commodité de Monsieur de Brionsel parut trop legere à Monsieur de Gondez pour m'empêcher d'aller à la Campagne trois ou quatre jours. Il faut que vous y veniez, me dit-il, je vous promets que vous vous réjoüirez à merveille, Disenteuil sera des nôtres, il ne gâte rien à une partie de plaisir, & le Chevalier de Fanime qui doit en être, ne contribuera pas peu à la rendre aimable.

Nous partîmes donc pour aller à S. Maur, un secret contentement étoit peint sur le visage du Chevalier. Le premier jour se

passa en promenades & en conversations generalles. Disenteuil ne négligeoit rien pour me faire deviner qu'il m'aimoit éperdument.

Le lendemain nous nous assemblâmes dans un Salon où les differents appartemens de la maison aboutissoient. Disenteuil ne s'y trouva point, on le demanda, un laquais nous dit qu'il avoit pris le chemin d'un petit bois (dont les allées forment une étoille) & qui est au bout d'un grand parterre ; nous l'y fûmes chercher ; Mademoiselle de Jussi l'apperçût

assis sur un banc, il nous tournoit le dos ; elle s'approcha de lui sans en être vûë, & le surprit écrivant sur des tablettes qu'elle lui enleva par dessus la tête. Cette fille vive revint à nous en courant, Disenteuil la suivoit & crioit au voleur, qu'on l'arrête : nous sommes tous de sa bande, lui dit la Comtesse, les tablettes sont de bonne prise, elles seront visitées, & nous déciderons après ce que nous en ferons. Elle les prit à Mademoiselle de Jussi & y lût ces Vers.

Gardez-vous bien d'aborder en
ces lieux

Vous qui craignez les amoureuses chaînes,
Nimphes y sont portant de certains yeux
Plus dangereux que le chant des Sirenes.

Esprit, beauté, brillent dans ce sejour,
Jeux & plaisirs, & même le mistere
Ce qui mieux mieux aux Nimphes font leur cour,
Et Venus seule en murmure à Cithere.

L'amour sourit du mouvement jaloux
Qu'il apperçoit dans le cœur de sa mere,

Puis pour venir se ranger près de vous
Il fend les airs de son aîle legere :

Le Dieu descend se cache dans un If,
De son Carquois fait soudain l'inventaire,
Bande son Arc.... d'un œil vindicatif
Il vous regarde.... Eh ! que prétent-il faire ?

Quoi vous riez ? mais rirez-vous long-tems ?
L'amour dit non. Ce non est un Oracle.
Pour vaincre il sçait choisir certains instans ;

Se ſauver lors ſe ſeroit grand
miracle.

N'eſperez pas de le voir arriver,
Il faut ſubir tôt ou tard ſa puiſſance,
Ah! comme vous j'ai voulu le braver,
Et le cruel en a tiré vangeance.

Tout le monde loüa la fiction galante du Comte, Madame de Venneville en fit remarquer toute la délicateſſe; elle revint plus d'une fois ſur le détour adroit que Diſenteuil avoit pris pour dévoiler les ſentimens

de ſon cœur. Elle ajoûta que la perſonne qui étoit le principal objet de ſon ouvrage (de quelque caractere qu'elle fut) ne pouvoit deſaprouver une déclaration ſi circonſpecte. Mon avis fut que les Vers en general étoient bien tournez, mais que l'on ne devoit tirer nulle conſéquence des deux derniers, qu'il falloit que l'Auteur finit, qu'en parlant de lui, la chute en devenoit plus heureuſe, & que ſans doute c'étoit une continuation de fiction dont toutes les Dames devoient le remercier en general & nulle en

particulier. Diſenteuil ne me répondit que par un regard qui valoit preſque un démenti & qui m'embarraſſa. Heureuſement, m'étant apperçûë que Mademoiſelle de Juſſi n'avoit point encore parlé, je lui dis, Eh bien! belle rêveuſe, opinez donc ſur les Vers du Comte; elle rêva encore un moment & chanta enſuite ſur un air fort connu ce couplet.

Ni ce Dieu ſi rempli de charmes
Ni ces victorieuſes armes
Ne s'offrent point à mes regards.
Pour pouvoir finement ſe plaindre

Disenteuil a forgé les dards
Qu'il veut envain nous faire
craindre.

Quoique Mademoiselle de Jussi ne chanta pas bien réguliérement, elle avoit la voix jolie & la grace ne l'abandonnoit jamais. Je lui fis un petit reproche de ce que son impromptu sembloit contrarier mon sentiment sur les Vers du Comte. J'avois voulu insinuer qu'il n'étoit point amoureux, & elle laissoit penser qu'il l'étoit. Vous êtes plus pénétrante qu'il ne faut, Mademoiselle, ajoûtai-je, pour développer si

ſi un Cavalier parle ſelon ce qu'il penſe, ou bien ſi c'eſt ſimplement l'eſprit de galanterie qui le fait parler. Et ſi j'ai rencontré juſte ? me répliqua-t-elle. En ce cas lui dis-je, le Comte vous en ſçaura gré, & je répond qu'il ne païera point d'ingratitude une pénétration qui eſt d'un heureux préſage pour lui. Ne me raillez point ſur ſon compte, reprit-elle, s'il me regardoit d'un air de diſtinction je ne ſerois pas ſi miſterieuſe que vous le ſeriez dans le même cas. Vous auriez raiſon lui dis-je, mais moi.... mais vous, ré-

partit-elle, en me coupant la parole, vous auriez, il eſt vrai, de bonnes raiſons pour ne pas l'écouter : cependant un miſtere trop étudié pourroit être équivoque. Tout le monde fut de l'avis de cette aimable fille, & la converſation devenuë generalle me tira d'un embarras où je m'étois jettée aſſez mal à propos.

Sur la fin du jour nous fûmes dans les Jardins de Monſieur le Duc, & ſans que je m'en fuſſe apperçûë je me trouvai ſeule avec le Chevalier, je lui parus embarraſſée. Pourquoi, Ma-

dame, me dit-il, vous appercevez-vous si-tôt d'un bien que je ne dois qu'au hazard ? & pourquoi faut-il que je sois assez malheureux pour que vous cherchiez à me l'arracher ? voïant que j'avançois pour rejoindre la compagnie. Que craignez-vous, Madame, continua-t-il, d'un homme qui vous adore avec tout le respect que vous inspirez ? & qui aimeroit mieux perdre la vie que de vous déplaire. Votre indiférence, que dis-je, vos mépris, ny le soin que vous prenez de me punir d'un amour que vous avez

fait naître malgré vous, ne l'arracheront jamais de mon cœur. Quelle eſt ma ſurpriſe, lui dis-je, vous oſez me parler de paſſion ! à moi qui me fait un crime d'en avoir ſeulement entendu l'aveu. Je ne vous répondrai point avec la dureté que vous méritez, mais pour ne plus être expoſée à votre témérité, je vous éviterai, que dis-je ! je vous fuirai toûjours. Ah ! Madame, s'écria-t-il, ſuis-je donc ſi criminel de vous adorer ! puniſſez-moi par votre indiférence, mais ne me faites pas craindre un malheur capable de me de-

ſeſperer. Je ne vous évite-rai que pour remplir mon devoir, repris-je, & pour oublier que vous m'avez découvert des ſentimens dont je ſuis offençée. Vous les oublirez ſans peine ces ſentimens, me répliqua-t-il, ou ſi vous vous en rappellez par hazard le ſouvenir, ce ne ſera que pour me haïr. Je ne veux point haïr, lui dis-je, j'aime mieux oublier, j'entendis dans ce moment quelqu'un aſſez près de nous. C'étoit Diſſenteuil, je crus le voir chercher dans mes yeux, le ſujet d'une agitation que je ne pouvois entiérement

cacher ; je le vis examiner le Chevalier d'un air inquiet ; c'étoit pour moi le comble des malheurs que de penser que Disenteuil pouvoit me croire capable d'approuver une passion qu'il étoit aisé de découvrir dans le trouble du Chevalier : je craignois que ce n'en fut assez pour l'autoriser lui-même à me parler de la sienne : cette crainte augmentoit encore mon trouble.

Lorsque nous fûmes rentrez, Mademoiselle de Jussi proposa une partie de jeu, ce qui s'étoit passé dans le Parc m'avoit si émûë que

je me trouvai mal ; on me porta sur un lit dans une Chambre à côté de celle où l'on joüoit. Lorsque l'on m'eût donné le secours nécessaire je priai qu'on me laissât un moment de repos. Peut-être une heure après je vis entrer le Chevalier, que je suis à plaindre, Madame, me dit-il, de toûjours sentir l'excès de mon amour par des traits douloureux, & me condamnez-vous à ne jamais sentir un instant de joïe ! cessez, lui répliquai-je, de me persécuter, si l'on pardonne une premiere faute, la seconde irrite. Il

eſt ici des gens penetrans qui peut-être pourroient penſer que j'approuve l'attention que vous avez de chercher l'occaſion de me parler en particulier, ſi cela arrive, je vous haïrai & je vous ai déja dit que je ne le voulois pas. Le Chevalier alloit me répondre lorſque j'entendis du bruit à la porte de la Chambre: c'étoit encore Diſenteuil, le Chevalier ſortit preſque ſur le champ: le Chevalier de Fanime, me dit Diſenteuil, ſeroit il aſſez heureux, Madame, pour vous avoir perſuadé qu'il eſt celui qui s'eſt ſenti le plus vi-

vement touché de votre indiſpoſition ? & ce malheur me ſeroit-il réſervé ? Je crois, lui répliquai-je, que tout le monde ici a aſſez d'amitié pour moi pour prendre intérêt à ce qui me regarde. Je me levai, en achevant ces mots, & de crainte d'entendre ſa réponſe, je me fis effort pour paſſer dans la Chambre où étoit tout le monde.

Nous nous ſéparâmes le lendemain, j'arrivai chez moi l'ame agitée de tout ce qui s'étoit paſſé à Saint Maur. Ma raiſon qui combattoit durement les mouvemens de mon cœur, y

remit une fausse tranquilité, mais malgré cette tranquilité, je résolus d'éviter le Chevalier & de prendre toutes les mesures qui pouvoient me soustraire aux empressemens de Disenteuil.

Je restai quelques jours sans sortir & sans recevoir de visites, j'étois d'une tristesse qui alarmoit Monsieur de Gondez pour ma santé. Disenteuil ne me quittoit point. Qu'il m'auroit été d'un utile secours contre moi-même, s'il ne m'avoit pas aimé. Son esprit m'auroit amusé & dissipé. Sa droite raison dont je ne me serois point défié m'auroit

fait appercevoir que la mienne me servoit mal; j'aurois peut-être mérité de lui par une demi confidence, (qui ne m'auroit point découverte d'une maniere à me faire rougir) des conseils sages, capables de remettre le calme dans une ame cruellement agitée. Il faut lui rendre justice personne ne connoissoit mieux le cœur que Disenteuil, l'étude qu'il en avoit fait toute sa vie lui en faisoit débroüiller sans peine tous les mouvemens, même ceux qui paroissent se combattre, je lui aurois laissé voir les miens, & en me faisant

connoître finement les pieges que ma foiblesse me tendoit, il m'auroit donné sans me les indiquer grossierement les moïens de les éviter.

Monsieur de Gondez fut obligé d'aller à Versailles avec mon frere, ils y resterent quinze jours; je ne vis point pendant tout ce tems-là, ni Madame de Venneville, ni le Chevalier. Disenteuil qui étoit resté à Paris & qui logeoit chez son oncle avoit occasion de me voir tous les jours: il s'aperçût bien-tôt que j'évitois avec soin de me trouver seule avec lui.

Il me dit un jour que vous ai-je fait Madame ? J'ai la douleur de vous trouver toûjours occupée du ſoin de m'éviter. Auriez-vous deviné que je vous adore ? & m'en puniſſez-vous, même avant d'avoir oſé vous le dire ? Ah ! la ſeverité que je lis dans ce moment dans vos yeux ne m'annonce que trop mon malheur. Puiſque mes yeux lui dis-je réüſſiſſent ſi bien à vous faire connoître mes ſentimens, je leur laiſſerai le ſoin de vous apprendre combien je deſaprouve les vôtres.

Lorſque Monſieur de Gondez fut de retour de

Verſailles je l'engageai d'aller dans une terre qu'il avoit à quinze lieuës de Paris. C'étoit à la fin de l'Autonne qui fut très belle cette année ; je partis ſans voir Madame de Veneville à qui j'envoïai faire des excuſes par Souville. Diſenteuil reſta à Paris pour des affaires dont ſon oncle le chargea, il parut touché de ne pas être du voïage. C'étoit pour moi une douceur infinie de penſer que j'allois être libre. Diſenteuil ne me laiſſa pas long-tems cette ſatisfaction. Il arriva huit jours après, il avoit terminé promptement & trop

bien les affaires de Monſieur de Gondez qui le reçût avec un plaiſir extrême.

Deux jours après ſon arrivée j'entendis du bruit dans la Cour du Château : quelle fut ma ſurpriſe lorſque je vis le Chevalier, Madame de Venneville, Mademoiſelle de Juſſi & mon frere ! quoi ! dis-je, ſerai-je toûjours expoſé aux perſécutions d'un amour que je crains. Trouverai-je toûjours le Chevalier par tout où je le fuis. Mon trouble intérieur n'échappa pas à la pénétration de Diſenteuil, & je vis le ſien dans ſes yeux ; auſſi m'épargna-

t-il le ſoin d'éviter que le Chevalier pût me parler en particulier, il ne me quitta point. Ma raiſon approuva une importunité qui me ſauvoit des entretiens dont je connoiſſois le danger.

Le troiſiéme jour de l'arrivée de cette compagnie, je priai mon frere d'engager Madame de Venneville à partir, mon frere qui avoit pénétré l'amour du Chevalier, me dit, pourquoi voulez-vous que la Comteſſe & moi ſoïons les victimes de la paſſion que je crois que Fanime a pour vous ? Que vous importe qu'il vous aime ? Il vous

laiſſe par ſon reſpect la liberté de l'ignorer. Je rougis à ce diſcours, mais me remettant auſſi-tôt, je lui dis, vous devez prendre trop d'interêt à ma gloire, & à l'eſtime que Monſieur de Gondez a pour moi, pour regarder comme une choſe indiferente les ſoins empreſſez du Chevalier. S'il eſt vrai qu'il m'aime, je ne veux point nourir ſa paſſion par une affectation de ne pas m'appercevoir de tout ce qu'il pourroit faire pour me la prouver. Les hommes naturellement vains fondent des eſpérances ſouvent ſur des choſes

innocentes ; dès qu'une femme raiſonnable s'en apperçoit, elle doit les retrancher, où elle devient criminelle, & une femme vertueuſe doit l'être aſſez pour ſe craindre elle-même.

Je voïois Diſenteuil charmé du dépit & de l'impatience que le Chevalier ne pouvoit cacher. La douleur d'un Rival qu'il privoit adroitement de la ſatisfaction de me parler ſans témoins, étoit pour lui la ſource d'un plaiſir malin dont je ſentis qu'il joüiſſoit. Enfin, le jour que cette compagnie ſi embarraſſan-

te pour moi partit. Le Chevalier trouva le moment de s'approcher de moi pendant que je faiſois des nœuds, il ouvrit mon panier ſous prétexte de voir mon ouvrage, & en le refermant il y laiſſa tomber cette Lettre.

Paſſer quatre jours avec vous ſans trouver un inſtant à vous entretenir, c'eſt paſſer quatre jours dans un deſeſpoir d'autant plus vif qu'il a fallu le cacher. Mon reſpect égal à ma tendreſſe a retenu mes mouvemens. Si le Ciel avoit mis dans votre cœur quelques diſpoſitions favorables pour moi,

mon embarras m'auroit mieux servi que tout ce que j'aurois pu vous dire. Mais non, vous n'avez rien vû, vous n'avez rien voulu voir, & je pars avec une certitude de malheur qui me fait encore craindre que vous ne lisiez pas seulemet cette Lettre.

J'avois soûtenu la presence du Chevalier sans que ma raison en eût été trop étonnée : cette Lettre, que je n'eus pas la force de ne pas lire, m'attendrit. Dans mon premier mouvement de dépit contre moi-même je voulus déchirer ce fatal écrit, & je

ne le déchirai qu'à demi ; l'idée du devoir se presentoit dans toute sa severité & ne triomphoit point d'une foiblesse que je ne pouvois plus me déguiser. Une douleur amere qui me faisoit sentir combien le Chevalier m'étoit cher, étoit le triste fruit de mes reflexions.

Je restai un mois dans cette Terre dans une agitation continuelle, n'étant jamais une heure dans la même situation d'esprit. J'avois un fonds de tristesse que rien ne pouvoit dissiper & qui ne m'avertissoit que trop que je ne de-

vois point attendre du tems le retour d'une tranquilité que j'avois perduë ſans m'en appercevoir. Funeſte effet d'une paſſion qui avoit pris trop d'empire ! je ne travaillois point à oublier le Chevalier, le ſeul homme dangereux pour moi, mon attention n'étoit qu'à éviter les converſations particulieres de Diſenteuil, moins redoutable que le Chevalier, j'étois toûjours avec Monſieur de Gondez, ou renfermée dans mon cabinet avec Souville. Que je ſuis malheureuſe, lui diſois-je ſouvent, Diſenteuil m'aime, je le fuis & je ſuis

privée par cette contrainte du commerce aimable d'un homme que j'estime tant. Avant d'avoir fait la fatale découverte de sa passion ; j'étois charmée d'être avec lui. Le brillant de son esprit s'accordoit toûjours avec la plus droite raison : mais cette malheureuse passion l'a dérangé au point de ne pas le reconnoître ; & je vois ce changement avec trop de douleur pour m'exposer à l'occasion qui forceroit mon devoir de lui imposer la dure loi de ne me voir jamais.

Un jour Monsieur de Gondez alla chez un Gen-

til-homme du voiſinage, Diſenteuil ne l'accompagna point ſous le ſpecieux prétexte de ne pas me laiſſer ſeule; je ne pus donc l'éviter ce jour-là. Enfin, Madame, me dit-il, vous ne pourrez pas aujourd'hui me refuſer de jetter les yeux ſur moi, mais vous les y jetterez ſans pitié & peut-être avec colere. Si vous n'avez rien à me dire, lui répliquai-je, qui bleſſe votre devoir & le mien, vous ne verrez point de colere dans mes yeux, & je vous eſtime aſſez pour vouloir ignorer de quel genre eſt la pitié que vous deſireriez.

Non

Non, Madame, me dit-il, vous ne l'ignorez pas, vous ſçavez que je vous adore, je vous le dis en tremblant. Ma vie eſt attachée au bonheur de vous aimer & de vous voir, même en m'accablant de rigueurs. Il ne dépend pas de moi, lui dis-je, de vous ôter ce plaiſir empoiſonné, mais du moins il dépendra de moi de vous montrer à tous les inſtans à quel point je me trouve offenſée de vos ſentimens. Je croïois que le reſpect que vous devez à un oncle à qui vous êtes cher les arrêteroit; vous oubliez ce reſpect, je vous en fai-

rai ſouvenir par ma conduite. Ah ! Madame, s'écria Diſenteuil, que vous me puniſſez rigoureuſement de vous trouver la plus aimable de toutes les femmes, & la ſeule qui ſoit digne d'inſpirer une auſſi reſpectueuſe paſſion que celle que je reſens pour vous. Cette converſation me gênoit trop pour n'en pas deſirer la fin, je quittai Diſenteuil ſi bruſquement qu'il n'oza me ſuivre.

Nous arrivâmes à Paris, je ne fus point chez Madame de Venneville, je priai mon frere de lui dire que des raiſons particulie-

res m'empêchoient de la voir, mais que ni mon estime ni mon amitié pour elle ne souffriroient nulle altération de cette réserve. Il y avoit environ quinze jours que les choses étoient en cet état lorsque je vis entrer un matin la Comtesse qui me parla en ces termes.

Je viens me plaindre de vous à vous-même. Vous êtes la plus injuste de toutes les femmes. Vous rendez mon frere le plus malheureux des hommes, & vous paroissez renoncer à l'amitié qui a toûjours été entre nous. Le crime de mon

frere eſt de vous adorer, le mien eſt d'être ſa ſœur; vous le puniſſez de vous aimer, & d'avoir oſé vous le dire en l'évitant partout, & pour l'éviter plus ſûrement vous rompez les nœuds d'une liaiſon tendre & formée entre nous dès notre enfance. Le deſordre où j'étois ne me permettoit pas de répondre à la Comteſſe, je l'aimois véritablement, il m'en coûtoit d'autant plus pour m'arracher au plaiſir de la voir, qu'elle étoit la ſœur du Chevalier; en effet que ne ſouffrois-je point pour les éviter tous deux! la

Comteſſe ſurpriſe de mon ſilence, me dit, Eh bien ! il faut vous délivrer d'un amour qui bleſſe votre vertu. Mon frere ſe condamne au ſilence, ſon cœur renfermera ſi bien ſon ſecret que ni ſa bouche, ni ſes yeux ne vous en inſtruiront plus.... Eh quoi ! voïant que je ne répondois rien, voudriez-vous le punir d'un crime dont vous ne verrez plus aucune trace ? Pourquoi voulez-vous que je ſois la victime d'une rigueur qui n'aura plus de fondement ? Souffrez, continua-t-elle, que je vous parle avec la franchiſe d'u-

ne amie : que voulez-vous que l'on pense de votre éloignement pour moi? De qu'elle raison éblouïrez-vous Monsieur de Gondez? Que direz-vous à un pere & à un frere qui vous demanderont de quoi je suis coupable? Enfin, comment me justifirez-vous dans le monde, qui penetré d'estime pour vous, croira que je me suis rendu indigne de la vôtre, & se repentira de m'avoir accordé la sienne. La Comtesse prononça ces dernieres paroles d'une maniere si touchante & si penetrée qu'elle m'attendrit, je l'embrassé en lui

disant, Eh bien ! ma chere Comtesse, je vivrai avec vous comme par le passé, mais aussi si le Chevalier de Fanime donne un démenti à ce que vous venez de me promettre, ne vous plaignez plus de la conduite que je tiendrai, car je n'écouterai que mon devoir. J'accepte les conditions du traité, me dit la Comtesse, & je vous trouve si raisonnable que je veux passer avec vous tout le jour, ce n'est pas trop pour le plaisir que je ressens de vous voir accorder quelque chose à notre amitié. Dans ce moment, Monsieur de

Gondez, Disenteuil & mon frere entrerent. Disenteuil parut surpris de voir Madame de Venneville, sa pénétration lui avoit fait apperçevoir que je fuiois le Chevalier, & que je négligeois sa sœur. C'étoit pour lui une consolation dans son malheur. Cette idée lui donnoit sans doute des forces pour soûtenir le silence qu'il gardoit depuis mon retour.

Monsieur de Gondez aimoit fort Madame de Venneville, il desiroit avec ardeur qu'elle donna la main à mon frere, je le souhaittois de même, mais

ſans preſque l'eſperer. Mon frere nous engagea la Comteſſe & moi d'aller à Ino & Melicerte Tragedie nouvelle qui avoit une ſorte de réputation. Une demie heure avant de monter en Caroſſe, un de mes gens entra dans mon Cabinet où j'étois paſſée, & me rendit une Lettre. Je lui demandai de quelle part elle venoit, il me dit que le Suiſſe venoit de la recevoir, & la lui venoit de donner, je l'ouvris ſans ſoupçonner de qui elle pouvoit être, & j'y trouvai ces mots.

Ne donnez pas toute votre attention, n'y votre pitié aux infortunes d'Ino & de Melicerte. La situation où je me trouve est mille fois plus violente que celle où l'Auteur a mis les personnages de sa Tragedie. Etre jaloux à la fureur est le moindre des maux que j'envisage en vous adorant, cependant je vous adorerai toûjours, le sort en est jetté. Si en lisant cette Lettre vous ne devinez pas qui vous écrit, vous êtes la plus injuste de toutes les femmes.

Je ne puis vous exprimer dans quelle douleur me

jetta cette Lettre. Je reconnus Disenteuil ; je ne doutai plus qu'il n'eût penetré l'amour du Chevalier ; je tremblois qu'il ne crut que je donnois un aveu, du moins tacite, à cette amour. Je me souvins dans ce moment de ce qu'il m'avoit dit à S. Maur quand il trouva le Chevalier dans la Chambre où l'on m'avoit portée. La pureté de ma conduite ne pouvoit me rassurer contre les soupçons offençans que je croïois entrevoir dans la Lettre de Disenteuil. Ils paroissoient fondez pour un homme qui regarde

tout avec des yeux jaloux ; & c'étoit-là mon desespoir. J'étois dans ces agitations intérieures lorsque Madame de Venneville entra dans mon Cabinet. Elle me demanda ce qui pouvoit causer l'émotion où je paroissois être. Je lui dis que je venois d'apprendre une chose qui me touchoit vivement & d'un ton d'amitié, je la priai de ne pas m'en demander davantage. Je ne voulois point lui avoüer l'amour de Disenteuil. C'étoit déja assez que le Chevalier m'aimât sans le rendre jaloux. La prudence m'ordonnoit de me

taire. Il eſt toujours dangereux que deux hommes ſe connoiſſent pour rivaux. Toute femme qui ſe reſpecte doit le craindre.

Le Chevalier ſe trouva à la porte de notre loge, lorſque nous fûmes à la Comedie, il m'aborda preſque en tremblant: Je le reçûs d'un air d'autant plus froid que je lui faiſois un crime des ſoupçons & de la hardieſſe de Diſenteuil. J'étois dans une agitation violente qui paroiſſoit même ſur mon viſage, le Chevalièr n'oſa jamais me demander ce que j'avois, à peine oſoit-il jetter les yeux

ſur moi ; Diſenteuil étoit ſur le Theatre, au cinquiéme Acte il ſe fit ouvrir notre loge, & en s'approchant de moi il me demanda ſi j'avois épuiſé toute ma pitié en faveur d'Ino & de Melicerte. J'accorde ma pitié ; lui dis-je, aſſez haut, aux malheureux, mais je ſçai la refuſer à ceux qui courent témérairement après leurs infortunes. Je prononçai ces paroles d'un ton ſi ferme que je lui ôté la hardieſſe de me répondre, le Chevalier étoit aſſez près de moi pour m'entendre, ce diſcours le fit trembler ; mon frere pour ache-

ver de m'accabler, lui demanda s'il ne venoit pas souper chez moi ; je suis prêt à faire tout ce que Madame m'ordonnera, répondit le Chevalier, j'attens ses ordres. Je ne pus me dispenser de lui dire qu'il étoit le maître de ne pas nous quitter.

Après le souper nous passâmes dans mon appartement, la Tragedie que nous avions vûë fut le sujet de la conversation, nous dîmes simplement & en general la Comtesse & moi l'impression que cette piece nous avoit faite. Le Chevalier s'avisa de vouloir la dé-

tailler; il loüa l'endroit où Melicerte demande avec empressement de revoir cette esclave qui l'a si fort interressé à son arrivée. Disenteuil qui n'avoit point encore parlé, dit au Chevalier qu'il étoit surpris que cette petite situation Romanesque l'eût séduit; que les mouvemens confus de la nature qui vouloient se développer dans le cœur de Melicerte n'avoient rien d'assez sensible pour remuer l'ame. Que sans doute quelque distraction lui avoit ôté l'attention que méritoit la sçene de la declaration de Melicerte à la

Princeſſe, & celle où il prend congé d'elle ſans ſçavoir ſi l'aveu de ſa tendreſſe a plu, voilà, continua-t-il, ces ſentimens qui font une impreſſion ſûre & generale. Mais, reprit le Chevalier, cet endroit que j'ai remarqué n'a pas emporté mon ſuffrage ſeul; lui refuſez-vous le vôtre? Pour que je trouve du beau il faut répliqua Diſenteuil, que je puiſſe m'en rendre compte à moi-même, je ne juge point avec précipitation, je regarde autant que je le puis un objet par toutes les faces, & lorſque par de juſtes raports je le

trouve digne de toute mon estime, que je puis dire les raisons qui me déterminent à approuver, je prononce sans craindre la contradiction. Si j'étois par exemple amoureux, que j'eusse un ami qui ne connut point l'objet de ma tendresse, & à qui je voudrois justifier ma passion, je lui ferois un portrait si vif & si ressemblant que je pourrois bien sur le champ en faire mon rival. Telle est la force de la verité peinte avec justesse. Ce dernier trait qui entroit d'une maniere un peu forcée dans cette dissertation, embar-

raſſa le Chevalier ; Diſenteuil s'en apperçût & en homme du monde finit la converſation en diſant au Chevalier. Croïez-moi, ſi vous voulez juger de Melicerte voïez-le ſeul, ſi je n'en avois vû que la repreſentation d'aujourd'hui je n'en ſerois pas plus inſtruit que vous, mais j'avouë que j'étois au Theatre le premier jour que cette piece y a paru, & que j'y avois porté un eſprit trop critique. Je ſentis dans ce diſcours qui paroiſſoit ſeulement plein de politeſſe une galanterie dont Diſenteuil étoit plus capable qu'homme du monde.

Le lendemain, Monsieur de Gondez & Disenteuil allerent à Versailles, lorsque je fus seule, je passai dans un Cabinet qui étoit au bout de mon Jardin. Je me livrai à des reflexions que la situation où j'étois rendoient douloureuses, je relûs la Lettre de Disenteuil, la tendresse qui y étoit répanduë & la hardiesse de vouloir interpreter l'assiduité du Chevalier, me piquerent également : sans doute me disois-je à moi-même, il a découvert l'amour du Chevalier & peut-être helas ! ma foiblesse. Quel parti prendre

avec cet homme penetrant, s'il continuë à me donner des marques de ſa paſſion ? mes rigueurs, qu'il auroit attribuées à ma vertu, ne lui paroîtront plus que l'effet capricieux d'une injuſte preference. Mais dois-je lui faire un crime de penſer ainſi lorſque je ne puis me déguiſer à moi-même combien je ſuis criminelle ? Une femme de mon caractere & dans la ſituation où je ſuis qui combat vainement un penchant malheureux, n'eſt-elle pas coupable ? Eh ! faut-il tomber dans le dernier dereglement pour ſen-

tir que l'on mérite d'être méprisée ? Ce dernier trait que la raiſon me dicta m'arracha des larmes, je trouvois quelque ſoulagement à les répandre lorſque je vis entrer le Chevalier à qui mes gens avoient dit que je me promenois : le deſordre où il me vit l'arrêta, ſa vûë ne fit que l'augmenter, nous fumes tous deux un moment immobiles ; le Chevalier ſans s'avancer & baiſſant les yeux (pour me donner le tems de me remettre) me dit d'une voix tremblante, la diſcretion & le reſpect devroient m'obliger à me

retirer. Mais, Madame, l'état où je vous trouve ne me permet pas de vous abandonner à vous-même. Quel malheur vous eſt-il arrivé pour laiſſer échapper des marques ſi peu équivoques d'une véritable douleur ? Raſſurez-vous, lui dis-je, nul malheur ne m'eſt arrivé. Notre Sexe foible paſſe aiſément de la joïe à la triſteſſe, un rien quelque fois produit ce changement, & nos amis y doivent être d'autant moins ſenſibles, qu'il eſt très vrai, que ces mouvemens oppoſez ſe ſuccedent les uns les autres, ſans

que nous nous en appercevions presque nous-mêmes. Non, Madame, me répliqua-t-il, d'un ton plus animé, & en s'approchant de moi, vous n'êtes point du nombre de ces femmes qui pleurent la perte d'une Peruche où celle d'un petit Chien ; je crois puisque vous me faites l'honneur de me le dire, que nul accident domestique ne vous trouble, mais il est des chagrins d'une autre nature, d'autant plus vifs qu'ils sont plus cachez ; leur source est dans le cœur...... j'ignore ces sortes de chagrins, lui dis-je, ainsi rompons

pons une converſation qui deviendroit plus triſte que la rêverie où vous m'avez ſurpriſe. Laiſſez donc là votre cœur & celui des autres. Ah ! Madame s'écria le Chevalier, pouvez-vous ſçavoir l'état du mien (car vous ne pouvez l'ignorer) & ne pas croire que ma curioſité pour penetrer dans le vôtre eſt extrême. Vous oubliez que votre hardieſſe m'a déja offenſée, lui dis-je, elle m'offenſe encore davantage dans ce moment, & je deſaprouve fort votre curioſité. Vous l'irritez, Madame, me répliqua-t-il, en la deſaprou-

vant, & je ne ſuis pas le maître de vous cacher les ſoupçons que vos larmes.... Arrêtez, lui dis-je, en l'interrompant, vous êtes trop témeraire. Vous croïez ſans doute qu'une femme de mon âge & dans le monde, doit être ſenſible. Ne pouvant avec raiſon vous flâter que je le ſuis pour vous, votre amour propre, qui craint d'être mortifiée, trouve mieux ſon compte à me croire prévenuë en faveur de quelqu'autre que ferme dans mes devoirs. Ce mouvement que vous n'avez pû cacher me preſcrit de ne plus vous voir;

je ne veux ni vous écouter, ni me ſouvenir que vous avez pû m'offenſer; l'indifférence ſeule vous punira de votre audace. Je le regardai dans ce moment; je le trouvai ſi pâle & ſi penetré de douleur que j'allois je crois le conſoler en lui diſant la contrainte que je m'étois faite pour lui parler avec tant de hauteur & de dureté, mais heureuſement je vis mon frere venir à nous & je m'avançai pour éviter la réplique du Chevalier. Mon frere me dit qu'il venoit me chercher pour aller chez Madame de Venneville qui

m'attendoit avec Mademoiselle de Juſſi. Non mon frere, lui dis-je, je n'irai point chez Madame de Venneville, dites-lui de ma part que je ne la verrai plus, & que vainement elle exigeroit de mon amitié la moindre complaiſance. Monſieur le Chevalier que voilà me juſtifira auprès d'elle; il lui dira mes raiſons, il les ſçait; allez mon frere continuai-je, allez retrouver vos Dames, & enmenez Monſieur le Chevalier avec vous pour me ſauver de l'impoliteſſe de le quitter, car je vais ſortir.

Ce que je venois de ſouf-

frir pour cacher au Chevalier mes ſentimens, me fit faire un examen ſevere ſur moi-même, je ſentis que je ne pouvois triompher de ma foibleſſe qu'en fuïant, & je pris enfin la cruelle réſolution de fuir.

Nous étions au commencement du Printems, je perſuadai à Monſieur de Gondez d'aller dans ſes terres de Bretagne où je n'avois pas encore été. Je lui montrai un deſir ardent de voir Gondez dont on vantoit la ſituation comme la plus belle de la Province. Enfin, je le déterminai à partir. Je le priai de faire

miſtere de notre voïage, je lui dis que je craignois l'embarras & le ceremonial des adieux.

Je ne cachai point à Mademoiſelle de Juſſi mon départ, je la priai ſeulement de le taire à tout le monde ; l'amitié qu'elle avoit pour moi lui fit ſentir avec chagrin mon éloignement, elle murmura d'abord contre Monſieur de Gondez qu'elle ne pouvoit, diſoit-elle, reconnoître dans ce procedé bizarre, de m'arracher des bras de ma famille & du commerce de mes amis, pour me confiner dans une terre. Je ne

pus souffrir ce soupçon injurieux contre un mari qui le méritoit si peu, je le justifiai en l'assurant que c'étoit moi qui vouloit aller en Bretagne. Sa surprise fut extrême, elle ne pouvoit comprendre qu'à mon âge je voulusse aller passer un tems considérable en Province lorsqu'un mari ne l'exigeoit pas de moi. Deussiez-vous, me dit-elle, me regarder comme indiscrette, je ne puis m'empêcher de vous dire que je crois que quelques raisons vous arrachent de Paris, je crains que vous n'accordiez trop à votre devoir. Ne se pre-

ſente-t-il point à vous avec trop de ſeverité ? Votre vertu ne s'éfarouche-t-elle pas un peu legerement du pouvoir de vos yeux ? Car je crois ma chere Comteſſe, que c'eſt à elle à qui vous ſacrifiez en nous fuyant. Vous raillez trop ſérieuſement, lui répliquai-je, & vous me faite en vérité plus d'honneur que je ne mérite. Je ne badine point me dit-elle ; je crois que ſi vous étiez moins aimable vous n'iriez pas à Gondez ; le ſcrupule agit trop ſur vous, mais ſongez que vos amis vont être les victimes de cette délicateſſe qui vous

fait un crime de plaire. Mais songez-vous vous même, lui dis-je, que vous badinez à mes dépens en me donnant un scrupule ridicule que je n'ai point, & qui n'entre pour rien dans mon voïage : la vertu a son terme, le passer se seroit la faire degenerer en folie, & voilà ce que vous faites de la mienne. Je suis bien éloignée de le penser reprit-elle, au contraire je crois votre vertu, très vertu, mais je la crois trop timide : vous ne contez pas assez sur-elle, & c'est ce qui va faire de vous une provinciale à mon grand re-

gret, car j'avouë que je ne puis me consoler de vous perdre. Vous n'êtes point faite ma chere Comtesse, continua-t-elle, pour vivre dans une terre privée de tout plaisir & séparée d'un nombre d'amis que votre discernement vous avoit fait choisir, & qui vous manqueront souvent. Que de quarts d'heures où vous regreterez Paris, quoique vous n'en aimiez pas le tumulte. De bonne foi croïez vous que nous soïons plus en sûreté contre nous-mêmes dans la solitude que dissipée dans le monde? Vous aimez à rêver, les reflexions

s'empareront volontiers de vous, peut-être vous mettront-elles à de furieuſes épreuves par le loiſir que la vie que vous menerez vous laiſſera. Vous voulez donc, lui dis-je, que je croïe que vous parlez ſérieuſement? Eh bien! je vais vous répondre de même. Mon mari ſe plaît fort à Gondez, je le ſçai, il n'eſt plus jeune, il dit tous les jours que l'air y eſt admirable, ſa tendreſſe pour moi lui fait diſſimuler le plaiſir qu'il auroit de m'y voir paſſer quelque tems, & mon amitié pour lui me fait le prévenir. Tenez-vous en là, belle raiſon-

neuſe, & promettez-moi de m'écrire ſouvent, c'eſt de vous que je veux le Journal des nouvelles de Paris, elles prendont un tour aimable en paſſant par votre imagination qui empêchera la mienne de devenir pareſſeuſe; enfin, aimez-moi toûjours & comptez que je vous regretterai & vous deſirerai ſouvent, car vous raiſonnez, non pas toûjours juſte, mais toûjours bien.

Le diſcours de Mademoiſelle de Juſſi me fit ſentir que la paſſion du Chevalier ne lui avoit pas échappé, je le croïois bien,

mais j'aurois été véritablement touchée si elle m'avoit penetré. Malgré l'estime que je faisois de son caractere sage, & l'amitié que j'avois pour-elle, je ne voulois pas qu'elle me fit rougir d'une foiblesse que j'aurois voulu me cacher à moi-même. Enfin, je fis ce que je pus pour me persuader que tout ce qu'elle m'avoit dit, ne portoit que sur l'amour du Chevalier, & c'est, je pense, où s'arrêtoit sa penetration.

J'étois depuis quelque tems froide & circonspecte avec Disenteuil; ses yeux ne rencontroient jamais les

miens qu'ils cherchoient toûjours, qu'ils ne me reprochassent ma dureté. Des mots que Disenteuil paroissoit jetter au hazard, m'apprenoit malgré moi, qu'il eut bien voulu abandonner un grand procez prêt à juger au Parlement de Paris, pour me suivre en Bretagne. Mais que jaloux de sa gloire & de la mienne, il ne l'osoit; je sentois qu'il étoit persuadé que je fuïois le Chevalier; l'espérance de pouvoir me rejoindre & l'impossibilité où il voïoit son Rival d'en faire autant, lui causoit un mouvement de joïe mali-

gne qui ſe diſſipoit à meſure que le jour de mon départ approchoit, & qui fit enfin place la veille de notre ſeparation à la plus vive douleur. Et le força de me parler en ces termes.

Enfin, Madame, vous partez, & vous partez avec la barbare joïe de me voir hors d'état de vous ſuivre. Je ne vous verai plus; vous me laiſſerai en proïe à la plus vive douleur ſans me plaindre. C'eſt abuſer, lui dis-je, du droit que vous avez de me voir que de me parler d'un amour importun, mais du moins j'ai le plaiſir de penſer que vous

n'en joüirez pas long-tems. Ah ! voilà, me dit-il, mon déſeſpoir ; vous n'allez à Gondez que pour vous délivrer de l'horreur de me voir... Mais non, ce n'eſt pas moi que vous fuïez ! Ce bonheur ne m'eſt pas reſervé. Ma paſſion ne vous fait ſentir que des mouvemens d'indignation, & c'eſt en vous adorant que je me ſuis fait haïr. Ma tendreſſe pourtant, Madame, pourroit mériter votre pitié, ſi vous pouviez ſonger avec quel reſpect & quelle pureté de ſentimens je vous aime. J'avouë que le diſcours de Diſenteuil me fit

rougir, je ſentis un dépit vif du reproche qu'il r'enfermoit.

Je partis donc avec Monſieur de Gondez, & ma chere Souville, la pauvre fille voïoit avec une inquietude extrême l'abatement où j'étois, elle craignoit que l'effort que je me faiſois ne me couta cher. Diſenteuil nous accompagna juſqu'à vingt lieuës de Paris, je le voïois chercher dans mes yeux le trouble de mon ame, à peine étoit-il le maître de cacher l'agitation de la ſienne. Il me dit en me quittant, je vais, Madame, travailler à méri-

ter votre amitié, je vais tâcher à ſurmonter ma paſſion & me réduire à l'eſtime reſpectueuſe que j'ai pour un caractere auſſi eſtimable & une vertu auſſi rare que la vôtre. Votre eſtime, lui dis-je, m'eſt précieuſe autant que votre amitié m'eſt chere. Je ſerai contente lorſque je pourrai me livrer à l'une & à l'autre en votre faveur.

Lorſque je fus arrivée en Bretagne, j'appris de mon frere que Diſenteuil travailloit à accommoder ſon procès; cette nouvelle me fit craindre qu'il ne me ſuivit de près, mais mal-

gré les propoſitions avantageuſes qu'il fit, l'accommodement manqua.

Monſieur de Gondez étoit toûjours occupé à me donner tous les plaiſirs que peut fournir la Campagne; il attiroit chez lui tous ceux qu'il croïoit aſſez bonne compagnie pour m'amuſer; ſa joïe étoit extrême lorſqu'il me voïoit quelque gayeté, & je me faiſois ſouvent effort pour lui paroître gaye. Il avoit un fort bel équipage de chaſſe, il me donnoit tous les jours ce plaiſir ou celui de la pêche, que j'aimois autant que j'étois capable d'aimer

quelque chose dans la situation où j'étois.

Toute la Noblesse à vingt lieuës à la ronde me visita, j'étois presque à l'égard de la Province ce qu'est une nouvelle Comedie à l'égard de Paris, c'étoit un air de m'avoir vûë, de parler de moi, & de loüer ou de critiquer mon esprit, mes manieres & ma figure. Quelle confusion qu'une maison où l'on se trouve vingt ou trente maîtres ! Que de complimens qui ne sont entendus ni de celui qui les fait, ni de celui qui les reçoit ! Quelle multitude de parole sans conversation !

Il n'eſt pourtant pas poſſible de ſe ſauver de ces inutilitez faſtidieuſes, je vis qu'il falloit les eſſuïer, & je pris mon mal en patience.

Mademoiſelle de Juſſy m'écrivoit ſouvent, le ſtile legere & badin de ſes Lettres faiſoit diſparoître ma mélancolie pour quelques momens. Elle me mandoit toutes les nouvelles de Paris, & les habilloit d'une maniere ſi plaiſante & ſi ſinguliere, que ſon commerce étoit pour moi une eſpece de remede contre la triſteſſe qui me dévoroit interieurement. Je la païois

mal du plaisir que ses Lettres me faisoient ; la Province ne me fournissoit pas des fonds aussi heureux que Paris lui en fournissoit ; d'ailleurs je crois que mes Lettres se ressentoient de la situation de mon ame.

Il y avoit quatre mois que j'étois à Gondez lorsque Disenteuil y arriva. Comme je me flatois sur les dernieres paroles qu'il m'avoit dit en partant de Paris, je crus de bonne foy qu'il ne vouloit plus que m'estimer ; je le vis donc arriver avec plaisir, mais que Disanteuil étoit éloigné d'une guérison que je

ſouhaitois avec tant d'ardeur.

Un jour que je me promenois ſeule avec lui, il me dit, vous me revoïez, Madame, auſſi coupable que vous m'avez laiſſé; Paris, ſes plaiſirs, que dis-je, ma raiſon éclairée de la vôtre, mon devoir, rien n'a pu triompher de la violente paſſion qui me dévore, & j'arrive à Gondez plus épris que jamais de vos charmes. Je ſçais tous les maux que je me prépare, en vous parlant d'un amour qui malgré toute ſa pureté bleſſe votre vertu; je le ſçai, je la connois cette vertu,

je la reſpecte, mais, deuſſe-je en mourir à l'inſtant, je ne puis me refuſer la triſte douceur de vous dire que je vous adore. Quoi! lui dis-je, vous ne voudrez jamais vous faire un veritable effort pour triompher d'une foibleſſe qui ne vous rendra jamais que malheureux! Comme votre amie je ſuis touchée de votre égarement; mais quand je ſonge que je le cauſe, je le déteſte. Vous le déteſtez, Madame, me dit-il, d'un ton penetré de douleur, & je puis ſans mourir vous entendre me le dire. Ah! Madame, continua-t-il,
ne

ne me reprochez plus cet amour que toutes mes reflexions nouriſſent dans mon ſein plûtôt que de le détruire. Que n'ai-je point tenté pour vous oublier ? Qu'ai-je gagné ? Ma paſſion en eſt devenuë plus violente. Eh bien ! lui dis-je, fuïez-moi, obtenez du moins de votre raiſon cette premiere victoire, & ne me renvoïez que digne de toute mon eſtime & de mon amitié. Quel remede ! Madame, s'écria-t-il, non, je n'oſe y penſer. Quoi ? je ne vous verois plus ? Ah ! laiſſez-moi du moins auprès de vous ; je ſçai que je vous

verrai toûjours ſevere & ſans pitié, mais je vous verai...... ſans travailler, lui dis-je, bruſquement, à ſurmonter une foibleſſe dont vous me parlerez toûjours, & que je voudrois pouvoir oublier pour votre gloire & pour n'être plus arrêtée dans les ſentimens d'amitié que j'ai pour vous ?.... Il garda un inſtant le ſilence; mais le rompant il me dit, il faut, Madame, vous faire un ſacrifice. Je ne vous parlerai plus de l'amour que j'ai pour vous: je vous promets de lui commander aſſez pour que vous ne vous en apperçeviez plus, mais

aussi, Madame, épargnez-moi la douleur de me fuir; oubliez que j'ai parlé, & traitez-moi du moins comme un homme que vous ne haïssez pas. Respectez la parole que vous venez de me donner, lui dis-je, & vous connoîtrez que mon amitié pour vous est sincere. Peu de jours après cette conversation, je trouvai sur la table de mon cabinet ces vers-ci.

J'ai promis, je tiendrai, l'amour
m'en fait la loi,
Un austere devoir me condamne
au silence.
Je ne suis plus maître de moi.

Esclave infortuné d'une double puissance
Sans me plaindre jamais, en soupirant toûjours
Je verrai la fin de mes jours.

Je ne me plaignis point de cette marque de la tendresse de Disenteuil. Il prit avec moi une maniere de vivre réservée, & il ne me montra plus que de l'attention & de l'empressement pour aller au devant de tout ce qui pouvoit m'amuser.

Il apprit à son oncle que Calemane le suivoit & qu'il arriveroit dans peu de jours: ce Calemane étoit un Gen-

til-homme Gaſcon âgé de cinquante ans. Monſieur de Gondez m'en avoit cent fois parlé comme d'un honnête-homme plein d'eſprit & de mérite, mais d'un caractere ſingulier. Diſenteuil lui dit qu'il venoit dans le deſſein de ſe retirer à Vannes pour y finir ſes jours. Il en fut ſurpris (car il ne pouvoit penetrer la raiſon de cette retraite,) il connoiſſoit Calemane pour Philoſophe, mais pour Philoſophe voluptueux, & Vannes lui paroiſſoit peu propre à lui procurer des plaiſirs de ſon goût. Vous ſerez charmée, me dit-il,

de le connoître, & je me trompe bien si vous ne faites grand cas de son commerce. Il arriva peu de jours après Disenteuil, ainsi l'impatience que Monsieur de Gondez m'avoit donné de le connoître fut bientôt satisfaite. Il me le presenta avec des termes qui marquoient son estime & son amitié pour cet ami : je trouvai une belle phisionomie à Calemane. Il me fit son compliment en homme du monde, il en fit un à Monsieur de Gondez dont j'étois le sujet, & dans la tournure de ce dernier, je sentis ce que le Comte

m'avoit dit, qu'il avoit des expreſſions qui lui étoient propres, & qu'il répandoit du guai & du vif dans les diſcours dont les fonds étoient ſouvent très ſérieux. Ce ne ſèra pas à Vannes que vous demeurerez mon cher Calemane, lui dit mon mari, tant que je ſerai à Gondez, & je vous crois aſſez mon ami pour y reſter avec plaiſir.

Quelques jours après ſon arrivée, Monſieur de Gondez le pria de m'apprendre quelqu'unes de ſes avantures & quelques particularitez de ce qui le regardoit, il ajoûta qu'il m'avoit pro-

mis d'exiger cette complaiſance de lui. J'y joignis mes inſtances en lui diſant, que je me faiſois une idée aimable de lui entendre comter des choſes, ſans doute, ſingulieres & dites avec le feu & l'agrément qu'il avoit dans l'eſprit. Je crois qu'il faut être, répondit Calemane, ou un Heros, ou un Homme conſidérable qui ait eſſuïé de grandes révolutions dans ſa vie pour que le recit en ſoit interreſſant, & je ne ſuis ni l'un ni l'autre. Oh! Monſieur, lui répliquai-je, je n'ai point l'eſprit gâté par la lecture des Romans, je les haïs à la

mort, ſur tout ceux qui viſent au merveilleux : j'aime la lecture, mais c'eſt celle qui inſtruit : les avantures d'un particulier Narées avec ſimplicité & vérité me plairont toûjours infiniment mieux que celles des Cirus & des Artabans (dont de bonne foi je ne ſçai que les noms) la lecture d'un ſeul tome de ces livres qui ne finiſſent point, m'a dégoûté pour toûjours de ce genre d'ouvrage. Si vous cherchez, Madame, me répondit Calemane, à vous inſtruire & à vous faire des regles de conduite, en reflechiſſant ſur des faits hiſ-

toriques , je crois que le recit de mes avantures vous sera d'une petite utilité. Je ne suis ni bon à imiter, ni même imitable. Le Comte de Disenteuil , moins charitable que son oncle , vous a parlé de moi , je le vois bien , comme d'une espece de fou dont le sérieux est quelquefois réjoüissant, je le lui pardonne d'autant plus qu'il vise, ne lui en déplaise, un peu à ce caractere : comme il faut pourtant tirer parti de tout à la campagne, j'obéïrai; mais cette campagne, séjour de liberté, sera mon excuse, s'il m'échappe quelque trait

qui passeroit peut-être pour trop vif s'il étoit debité dans un cercle en forme.

Vous allez peut-être vous plaindre de moi, Madame, de vous faire écarter du sujet qui fait uniquement votre curiosité. Mon histoire pourroit se passer du recit de Calemane, mais j'estime trop ce Gentil-homme pour ne pas vous le faire connoître. Je ne le puis bien qu'en le laissant parler lui-même. Ecoutez-le.

Je suis né dans une de ces petites Provinces qui composent le Gouvernement de Guienne : mon pere étoit un bon Gentil-

homme ſans illuſtration ; il joüiſſoit d'une fortune aſſez raiſonnable & s'en faiſoit honneur ; il avoit beaucoup d'eſprit & d'érudition ; il étoit laid, & quand il ſe maria avec une fille, belle, jeune, & de grande naiſſance, il étoit vieux ; l'attachement qu'elle eut pour lui fut ſincere; la vie qu'elle mena pendant ſon mariage, & qu'elle a toûjours ſoûtenu dans ſon veuvage, m'a perſuadé que la nature l'avoit formée d'une pâte ſinguliere ; mon pere fut tendre pour-elle ; il avoit un fonds chez-lui de ſentimens que ſoixante & dix

ans n'avoient point épuisé; sa passion ne fut jamais traversée par la jalousie; si leur union eût été moins parfaite peut-être que sa vie eût été plus longue: il mourut dans la troisiéme année de son mariage; j'en fus l'unique fruit: quand j'eûs atteint l'âge où la figure des hommes est déterminée, on trouvoit que je ressemblois à mon pere & à ma mere, j'avois de leurs traits, & ce mêlange quoique bizarre, soûtenu d'une assez belle taille, me rendoit un Cavalier qui pouvoit se presenter avec quelque confiance; mais cin-

quante ans, & des plaisirs variez avec peu de ménagement m'ont rendu tel que vous me voïez.

Ma mere qui m'aimoit d'autant mieux qu'elle renonça dès qu'elle fut veuve aux secondes nopces, m'envoïa à Paris avec un Precepteur qui passoit au bord de la Garonne pour un Docteur, & qui ne se trouva rien moins que cela sur les bords de la Seine. Je fus mis au College, dès que mon esprit commença à se développer, on le trouva propre pour les sçiences, & avec une médiocre application j'acquis des con-

noiſſances qui firent honneur à mon âge : ma raiſon ſe formant enſuite je fus averti par-elle de ſecoüer le joug de certains préjugez, je ſuivis l'avis autant qu'il me fut poſſible. Sortant de l'Academie où j'avois fait mes exercices avec ſoin, on fut embarraſſé de moi, nous étions dans une profonde paix; quoi que j'euſſe donné quelques preuves à mes camarades que je n'étois pas poltron, je me trouvois peu d'ambition pour les dignitez Militaires ; je ſentois qu'il falloit vivre pour ſoi-même, & je croïois ce

ſentiment ſage. Je n'aimois pas mieux la robbe ou ma mere parroiſſoit incliner: je la priai de me laiſſer quelque tems à Paris; elle y conſentit, & s'en eſt depuis repentie.

Un parent de ma mere vieux garçon voluptueux qui depuis trente ans étoit à Paris, faufilé dans les meilleures ſocietez y fut mon introducteur. Il me diſoit qu'il prévoïoit que j'heriterois de lui du goût de la volupté, que cette même volupté abſorberoit ce qui lui reſtoit de bien, mais qu'il croïoit m'en laiſſer un très précieux en

m'inſpirant l'amour du plaiſir & l'averſion de la débauche, ſa mortelle ennemie. Il me mena chez ce qu'on appelle ordinairement de jolies femmes, la figure m'en plût, je diſois pourtant à mon Mentor que j'étois étonné que leurs expreſſions, les mêmes ne différaſſent que par une tournure plus ou moins, mais toûjours recherchée, que de plus je craignois de ne pas toûjours les entendre. Cela ſe pourroit bi.n, me répondit-il. Elles parlent une langue qui vous eſt encore inconnuë & qui s'appelle communément

jargon. Vous vous y accoutumerez ſans doute par les graces ſéduiſantes qu'elles y jettent, mais ſouvenez-vous pourtant que c'eſt du jargon, qui ne peut être ſouffert qu'à un certain nombre de femmes gentilles, qui ſont dans le monde une claſſe plus amuſante qu'eſtimable.

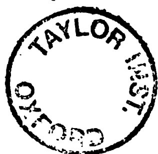
A quelques jours de-là, mon parent me mena chez une Dame qui voïoit en hommes la meilleure compagnie qu'il y eût en France & quelques-unes de ces beautez au jargon. La bonne chere, le gros jeu, & les manieres aiſées de la Dame

faiſoient rechercher ſa ſocieté : c'étoit une femme qui n'avoit jamais été belle, mais elle étoit petrie d'agrémens ; elle n'avoit gueres moins de quarante ans ; ſa fraicheur & une parure de goût ſans magnificence lui en cachoit bien une dixaine ; ſa naiſſance aſſez obſcure étoit oubliée par une avanture ſinguliere, elle avoit, à ce qu'on diſoit, preſque épouſé un Etranger homme de grande qualité qui en mourant lui avoit laiſſé du bien & le titre de Comteſſe, que perſonne ne s'aviſoit de lui diſputer.

Mon couſin en me preſentant à elle lui dit, voilà Madame, un jeune homme dont je vous prie d'avoir ſoin; il entre dans le monde, il eſt très-neuf, mais de bonne race; je vous ſuis obligée, répondit la Comteſſe, d'une préférence qui pourra exciter de la jalouſie, cependant j'accepte l'emploi ſi Monſieur, en s'adreſſant à moi, n'y a point de répugnance. Un Diſciple profite peu ſous un maître qui ne lui convient pas. Je pourrois faire une réponſe ſi je le voulois, continua Calemane, & même qui ſeroit raiſonnable,

mais elle ne ſeroit pas de Calemane jeune, elle ſeroit de Calemane qui raconte, & j'avouë que le premier fut très-ſot.

Je pris l'habitude d'aller ſouvent chez la Comteſſe. Elle me recevoit toûjours à merveille, elle ne parloit point ce langage que mon couſin appelloit jargon, rien de ſi ſimple & de ſi naturel que ſa maniere de s'énoncer ; je l'écoutois & j'entendois tout ce qu'elle diſoit. Le Roy étoit à Fontainebleau, mon couſin y avoit des affaires, il m'y mena ; quoique la Cour fut très brillante, que les plai-



ſirs de tous les genres y regnaſſent, je m'y ennuyai dès le troiſiéme jour. Je priai mon couſin de trouver bon que je le quittaſſe pour retourner à Paris. Il y conſentit ſans peine, il devina bien que c'étoit la Comteſſe qui me manquoit. Il en fut charmé, car il diſoit toûjours que les jeunes gens étoient trop heureux lorſque pour la premiere fois ils prenoient de l'amour, il le prenoit pour une femme d'eſprit qui n'étoit plus de la premiere jeuneſſe, qu'ils ſe ſentoient toute leur vie de cette école.

A peine fus-je arrivé que

je courus chez la Comteſſe ; elle me demanda ſi mon couſin étoit de retour ; je lui répondis que non : & pourquoi l'avez-vous quitté ? me dit-elle, je lui avoué naïvement, & d'un ton ſérieux, que je m'étois ennuïé. Cela, peut-être, répliqua-t-elle, cependant il ne faut pas vous en vanter : je puis ne pas vous deſaprouver & vous ne riſquez rien à me dire tout ce que vous penſez ; mais il faut que vous ſçachiez que tout le monde n'auroit pas la même indulgence. J'attendrai, Madame, lui répondis-je, ſans nulle impatien-

ce que le monde m'approuve pourvû que je ne fasse rien qui puisse vous déplaire. Calemane reprit la Comtesse, qui vous oblige à me parler comme vous faites ? Ne vous souvenez-vous plus que je vous ai dit plusieurs fois qu'il faut s'attirer une estime generalle ? Quand j'aurai mérité la votre ; lui dis-je, je ne serai pas loin du but que vous me proposez : permettez-moi de n'être occupé que de ce desir. Je vous permets, me dit-elle, de travailler à m'inspirer une estime singuliere, je ne vous donnerai même nulle avis pour

pour parvenir à ce que vous paroiſſez ſouhaitter, mais pour acquerir l'eſtime du public, que je veux que vous aïez, il faut que je vous conduiſe. L'expérience que j'ai du monde m'a appris qu'il ne ſufit pas d'avoir de grandes qualitez pour mériter ſon ſuffrage, qu'il faut encore, à la honte du ſiécle, du manege pour l'obtenir, c'eſt l'uſage de ce manege que je puis vous apprendre, car il ne faut pas le mener trop loin de peur de n'être pas content de ſoi, & il faut l'être pour être heureux.

Enfin, la Comteſſe pa-

rut m'aimer, je crus l'aimer auſſi, nous nous découvrîmes nos ſentimens, nous les ſuivîmes, & nous nous trouvions heureux, lorſque cette liaiſon a été rompuë, qu'une autre femme ma rendu inquiet & jaloux, que j'ai fait bien des extravagances, on m'a dit que j'étois amoureux; que j'avois tous les ſimptômes d'une vraïe paſſion. J'ai vainement répondu que c'étoit plûtôt les ſimptômes d'une maladie dangereuſe. On m'a ſoûtenu que c'étoit de l'amour. Si cela eſt, ni la Comteſſe ni moi n'en avions point; il eſt pour-

tant vrai que nous n'en étions pas moins heureux. J'ai ſouvent regreté ce tems comme le plus aimable de ma vie.

On joüoit chez la Comteſſe, je devins joüeur, & il m'en coûta malgré ſa generoſité. Ma mere fatiguée des ſommes conſidérables qu'elle m'envoïoit, & preſſé du deſir de juger par elle-même ſi j'avois tiré de mon éducation le fruit qu'elle en attendoit, m'ordonna de partir. La Comteſſe me perſuada que je devois obéïr, elle m'aſſura que cette ſéparation lui coûtoit chere, mais

qu'elle ne vouloit pas que je me derangeaſſe de mon devoir, j'étois charmé de ces nobles ſentimens, l'eſpoir de revenir bien-tôt, les précautions priſes pour un commmerce de Lettres me firent quitter Paris & la Comteſſe ſans beaucoup de regret.

J'arrivai dans ma Province, j'y trouvai une mere tendre qui me prevenoit ſur tout : j'y trouvai auſſi des Habitans impolis, vains, & dont l'eſprit naturellement vif n'eſt tourné qu'à la médiſance : leur penchant pour le vin les jette dans une débauche,

ſource de querelles & de diſſentions qui me déplaiſoient fort. J'avoüe que je me trouvois malheureux d'être forcé de vivre avec des gens de ce caractere ; ma mere s'oppoſoit au deſir que j'avois de revoir Paris. Voici ce qui refroidit ce deſir pour quelque tems.

Il y avoit dans notre voiſinage un Gentil-homme qualifié poſſeſſeur d'une des plus belles femmes du Roïaume ; elle étoit Pariſienne, ce mari né inquiet étoit devenu jaloux avant d'avoir ſujet de l'être ; cette jalouſie mal fondée avoit

choqué la Dame & lui avoit, je crois, fait naître le desir de la mériter. Ce Seigneur de Province étoit un peu mon parent, il demeuroit dans une très-belle terre, mais dont le Château avoit de l'air d'une Citadelle. La curiosité plus qu'un devoir de bienseance me fit rendre une visite au Marquis... c'étoit le titre non usurpé de ce Gentil-homme.

Il me reçût bien, nous fîmes grande chere, il me mena à la chasse avec un équipage des mieux tenus; mais ce n'étoit pas contentement pour moi, je vou-

lois voir la Marquiſe, j'eûs beau la demander, ſous pretexte qu'elle étoit malade je m'en retournai à Calemane ſans avoir vû que le Marquis & trois ou quatres Gentil-hatres qui étoient ſes paraſites. Ma mere ſage, mais pourtant femme du monde, qui ne pouvoit prévoir les ſuites d'une démarche innocente, me dit que puiſque je n'avois pas vû la Marquiſe elle vouloit bien lui rendre une viſite pour me procurer ce plaiſir.

Ma mere fut donc à ce Château; je lui ſervis d'Ecuyer; nous fûmes à l'ap-

partement de la Marquiſe ; l'éclat de ſa beauté me frapa ; ſa converſation m'anonça de l'eſprit. Le Marquis qui ſortit pour aller donner quelques ordres me fournit occaſion de dire des choſes galantes que j'avois appris dans le commerce de ma Comteſſe & que je crus ne pouvoir mieux placer. La Dame y répondit avec délicateſſe ; ſa beauté ſans art, & un air de langueur la rendoit mille fois plus charmante que l'air trop enjoüé & trop recherché qu'affectent ſouvent des femmes qui plairoient peut-être mieux ſans

ce mauvais fard. Tant de graces me causerent un mouvement intérieur qui m'empêcha de dormir de toute la nuit.

Je m'étois fait une habitude de raisonner sur tout bien ou mal, & charmé déja de la Marquise, je me disois à moi-même que dans la contrainte où elle vivoit par la bizarrerie d'un mari, elle ne pouvoit que le haïr. Que haïr son mari étoit une disposition du cœur favorable pour un amant, dont le caractere doux & complaisant oposé à celui d'un jaloux devoit porter une femme à la dou-

ce vengeance que lui offroit l'amour. Je me disois aussi qu'il ne faloit pas croire que les Italiennes & les Espagnoles eussent un caractere particulier qui les déterminât à abreger les soins misterieux qu'on leur donne. Que les femmes étoient les mêmes par tout, de-là, je concluois que ce n'étoit que les usages d'Italie & d'Espagne qui les révoltoient & qui avançoient les affaires des amants. Qu'une Françoise assez malheureuse pour être dans son païs la victime de ces usages ridicules, devoit être servie comme le sont

ces femmes qui vivent dans une éternelle captivité, & que sans doute elle approuveroit une conduite hardie qui peut-être la révolteroit si elle joüissoit d'une plaine liberté.

Avec ces raisonnemens j'atrapai le jour, plein de ces idées, je me leve, je cours les Jardins & les Parterres, je furete par tout; je trouve une jeune Païsanne que j'avois vû dans l'appartement de la Marquise faisant office de femme de chambre, je lui parlé, elle cause en fille de son âge, elle m'apprend la triste vie de sa maîtresse; je la plains,

elle me remercie ingénuëment pour elle, je la quitte, je trouve une heure après la Marquiſe dans la Chambre de ma mere : elle me fait connoître d'une maniere fine qu'elle ſçavoit la converſation que j'avois eû avec la petite Païſanne qu'elle appelloit ſa Dame d'atour. Je jugeai par ce diſcours qu'on avoit déja interpreté mes regards & qu'on donnoit une approbation tacite à ma paſſion. La préſomption fidelle compagne des jeunes gens acheve de me déterminer à entreprendre. Nous devions partir le

lendemain, j'écris une Lettre où ma tendresse étoit enveloppée dans des expressions qui marquoient combien j'étois sensible à l'état de la Marquise. Le matin je reviens au parterre, j'y trouve Toinette c'est le nom de la petite Païsanne. Je lui fais amitié & lui remets ma Lettre en la priant de la donner à sa maîtresse. J'en païe le port grassement, il est reçû sans façon & sans mistere. Nous partons & la Marquise avant de nous séparer trouve le secret de dire dans une conversation generalle que

l'ingratitude étoit le vice le plus odieux, & que le desir d'obliger, même sans effet, engageoit un bon cœur à une vive reconnoissance.

J'arrive à Calemane sans prévoir nulle suite de ce que j'avois fait. J'étois inquiet & ne sçavois quel parti prendre lorsqu'un Païsan me vint demander à l'entrée de la nuit. Ce Païsan me rendit misterieusement une Lettre de la Marquise. Elle me mandoit que dans le peu de tems qu'elle m'avoit vû, elle avoit jugé que je n'étois pas fait pour demeurer dans le fonds d'une Pro-

vince où ſa mauvaiſe étoille l'avoit confinée ; qu'elle m'eſtimoit trop pour me ſouhaiter un pareil ſort ; que je lui avois paru m'interreſſer au ſien ; que la contrainte où elle vivoit juſtifioit une démarche auſſi hardie que celle de demander à un jeune homme une viſite nocturne & hazardeuſe. Qu'elle n'avoit cependant que ce moïen pour m'inſtruire de ſes malheurs ; qu'elle attendoit de ma pitié les ſecours qu'elle m'expliqueroit ; que le petit Païſan frere de Toinette me diroit ce qu'il falloit faire pour lui procurer le plaiſir de me voir.

Ce Mesager me dit (en homme qui avoit en chemin répété plus d'une fois sa leçon) il faut, Monsieur, que vous arriviez à demi-heure de nuit à un quart de lieuë du Château, prés d'une mazure vous quitterez le grand chemin; vous gagnerez par la prairie; vous arriverez à la petite porte du Parc, j'en ai la clef, je vous attendrai & vous menerai par derriere la palissade jusqu'a une porte de l'escalier dérobé qui mene à l'appartement de Madame où ma sœur vous conduira.

Je fus enchanté de pré-

voir que je verrois en liberté une perſonne dont l'idée m'étoit toujours preſente. Je r'envoïai le petit Païſan ſatisfait, je lui fixé le rendez-vous au lendemain (encore le terme me paroiſſoit-il bien long) je chargeai le petit bon-homme d'une Lettre, elle étoit courte, j'y exprimois mes ſentimens d'une maniere où ma naiſſante paſſion perçoit à travers les tours les plus reſpectueuſes. Que votre imagination en cherche les termes que j'ai oubliez, je n'y perdrai rien ſi mon recit vous a aſſez attachez pour vous forcer à

faire cette petite opération. Je donnai ordre à un vieux valet de chambre de se tenir prêt pour m'accompagner le lendemain. Je partis trop-tôt, mon impatience me fit voir quatre heures pour six à ma montre. J'arrive à la masure, je m'apperçois de mon erreur par le grand jour & je m'écrie sans chanter, car j'eus toûjours la voix assez vilaine pour n'oser chanter même quand j'étois seul.

Ah ! j'attendrai long-tems, la
nuit est loin encore !

Je me détourne de mon chemin & me resouvenant

qu'à une demie lieuë de-là il y avoit un bois très fourré où j'avois chassé le Sanglier, j'y picque, je mets pied à terre & je me cache dans le plus épais. Durand, c'étoit le nom de ce vieux domestique (qui après avoir servi mon pere m'avoit élevé) homme plein de valeur & de probité, mais grand moraliseur. Je l'avois toûjours plus écouté que le Docteur à qui on avoit confié mon éducation & dont je vous ai parlé. Durand, dis-je, avoit acquis par-là un droit de remontrance qui me fâchoit ou me réjoüissoit se-

lon la diſpoſition où me trouvoit ſa harangue. Voici comme il s'y prit dans cette rencontre.

Mon expérience me fait juger, Monſieur, que l'agitation qui paroît ſur votre viſage; les précautions de marcher ſeul avec moi; les chemins détournez que vous prenez; enfin l'ordre que vous m'avez donné que vos armes & les miennes fuſſent en bon état; tout cela, dis-je, me fait juger que vous avez une affaire d'honneur; je m'eſtime très heureux du choix que vous avez fait de moi pour vous ſuivre; je ſuis

prêt à tout ; mais, Monſieur, trouvez bon que je vous repreſente qu'il n'en faut venir à de certaines extrémitez, que pour éviter la honte de paſſer pour foible & que.... je ne pus m'empêcher de rire, ce qui étonna & picqua même le bon Durand à qui je dis, va, je n'ai pas beſoin de ta valeur dont je fais cas ; l'aventure ne roule que ſur moi, demeure tranquille ; je recommanderois à un autre d'être diſcret, mais tu ſçais quand il faut l'être. Alors Durand défronça ſon vieux minois : la nuit étant arrivée nous remontâmes à cheval.

Me voilà à la porte du Parc; j'y trouve mon Introducteur, il me mene le long d'une Charmille jusqu'à l'escalier dérobé; il me consigne à Toinette, & Toinette m'introduit dans le Cabinet de la Marquise. Qu'on a d'obligation, me dit-elle, à un homme qui par un pur mouvement de pitié risque autant que vous le faites; car je ne vous le cache point, nous serions tous perdus si nous étions découverts. Rassurez-vous, Madame, repliquai-je, nos précautions sont justes; banissez une crainte inutile, je viens vous offrir tout ce

qui peut dépendre des ſoins & de l'audace d'un homme animé par le plus violent deſir de vous plaire & de vous être utile. Lors la Marquiſe me voulut conter les manieres dures de ſon mari, j'en craignis le détail. Les momens me paroiſſoient chers. Je lui fis connoître que j'en ſçavois une grande partie, & j'ajoûtai qu'il ne s'agiſſoit que du remede. Le remede, me dit-elle, eſt d'inſtruire ma famille, vous la connoiſſez, elle a du crédit, mais je n'en ai nulle nouvelle, j'écris inutilement, on enleve mes Lettres, & celles

que je pourrois recevoir ont le même ſort. Vous n'êtes point fait, continua-t-elle, pour reſter dans ce climat barbare, Paris eſt le ſéjour qui convient à un Cavalier de votre mérite, allez y joüir des plaiſirs qui vous y attendent, & travaillez quelques momens à la liberté d'une malheureuſe qui n'eſpere qu'en vous. Ces derniers mots furent prononcez d'une maniere touchante; la Marquiſe les accompagna de quelques larmes. Qu'elle me parut belle dans ce moment! je l'aſſurai que je n'oublirois rien pour la ſervir;

vir ; que jallois préparer mon départ, quoique de bonne foi je pensasse dans cet instant de le differer, ne pouvant me résoudre à quitter si-tôt cette aimable infortunée. Je lui dis que j'avois quelques mesures à prendre avec ma mere. Elle m'approuva , l'esperance vint à son secours, ses larmes se secherent, la Marquise devint vive, son esprit & son imagination se développerent. Que de charmes ! ma passion croissoit à chaque instant, j'étois écouté sans colere, on me loüoit, on me remercioit des services que je de-

vois rendre, une sorte de desordre dans notre conversation n'en diminuoit point le plaisir ; le danger où nous étions fut oublié. Toinette nous vint dire que le jour alloit paroître, nous refusâmes d'abord de la croire, mais nos montres furent de l'avis de Toinette. La Marquise ne me cacha point le regret qu'elle avoit de me voir partir ; ma passion vivement exprimée l'avoit touchée & avoit chassé la crainte. Je pars donc après avoir obtenu avec peine de la revoir à trois jours de-là, car la crainte revint joüer son

rolle, & ſucceda au plaiſir qui l'avoit banie.

Ses viſites miſterieuſes avoient déja duré trois mois. Quel tems heureux que celui où l'on eſt toûjours occupé du plaiſir que l'on vient de prendre, ou de celui qui nous attend! Lorſqu'un accident aſſez comique penſa être ſuivi d'une cataſtrophe funeſte. Je deſcendois à mon ordinaire ſans lumiere par le petit eſcalier de la Marquiſe, je trouvai quelque choſe ſous mes pieds, je fis un faux pas, ce que que choſe avoit du mouvement & ſe jetta ſur moi, j'étois

prêt à lacher un coup de pistolet quand mon assassin se fit connoître par la voix : c'étoit un grand Levrier qui par hazard se trouvoit couché dans cet escalier ; le Levrier n'étoit pas traitable, je le repousse, il me poursuit jusques dans le Parc, je m'y trouve assailli tout d'un coup par une quinzaine de chiens accourus aux clameurs de leur camarade, je fais ma retraite, tantôt en leur donnant quelque coup de plat d'épée (car je ne voulois pas répandre le sang) tantôt en leur parlant très honnêtement, enfin ils m'ac-

compagnent jusqu'à la petite porte du Parc : là je me crois garanti du sort d'Acteon, je tourne le dos, mais le traitre de Levrier dont la colere m'avoit paru ralentie s'avise de vouloir me joindre une seconde fois, je me sauve, & ferme la porte sur moi ; je trouve Durand qui soupçonnoit bien que cette chasse à pareille heure pouvoit me regarder. Quand je fus à cheval, je ris de mon avanture, au grand scandale de Durand, qui s'apperçût qu'il y avoit un peu de sang au bas de mon juste au corps. Il me fait

arrêter, me visite, il voit que ma culote est déchirée, je porte la main à la déchirure, je trouve qu'il me manque un morceau de chair, qui sans doute avoit resté au pouvoir du Levrier dont je n'avois point senti la morsure; je fus obligé d'être un peu de travers à Cheval, ne pouvant appuïer sur la partie affligée.

Enfin, me voilà arrivé chez moi. Seconde visite de Durand, emplâtre au bout; je laisse tout faire par complaisance; je ris de nouveau. Ce ris immoderé ne marque pas une tête

bien timbrée ; je ne l'ai jamais eu trop bonne, & j'étois bien jeune. J'aurois dû penser que je pouvois avoir été apperçû par quelque domestique éveillé par le bruit des chiens qui m'avoient poursuivi, & que s'en étoit assez pour exposer ma chere Marquise à de grands malheurs. Ces idées ne me vinrent point, je me faisois un plaisir de faire un recit plaisant à la Marquise de mon embarràs à me deffendre de cette troupe d'animaux qui m'avoient fait très vilainement les honneurs de son Château, & je comtois qu'elle

en riroit. Pourquoi faut-il que les hommes dans l'âge de plaire ne raiſonnent preſque jamais & que lorſqu'ils peuvent le faire, cet âge aimable ſoit déja loin d'eux.

Le troiſiéme jour après mon avanture, & c'étoit celui que je devois revoir la Marquiſe. Le petit Païſan me rendit de grand matin une Lettre dont voici les termes.

Quelle a été ma fraïeur la nuit de Mercredy ! je vous voïois en péril ſans pouvoir vous ſecourir ; Toinette m'a tenu preſque mourante dans ſes

bras, & je n'ai reflèchi sur le danger où je me trouvois que lorsque j'ai jugé par un grand silence que le vôtre étoit passé. Le lendemain j'ai éxaminé avec attention mon tiran, il m'a paru le même, je ne l'ai trouvé ni plus brusque ni plus doux: cette égalité, qui jusqu'à present a fait mon malheur, m'a rendu un peu de tranquillité. Non, il ne sçait point que la pitié pour une infortunée vous fait tout entreprendre pour la consoler, mais il pourroit le sçavoir; la fortune n'est pas toûjours favorable. Il est tems que vous alliez travailler à ma délivrance, dont je ne sentois presque plus le desir; votre in-

térêt plus que le mien le fait revivre aujourd'hui. Si vous ne recevez point de mes nouvelles, venez prendre congé de moi dans six jours. Il me faut ce tems pour m'affermir dans le dessein de vous ordonner de partir. Je crois que ce terme vous est nécessaire pour vous résoudre à m'obéir, & qu'il vous en coûtera pour faire une démarche utile à notre bonheur.

Cette Lettre me fit une impression si vive que les termes m'en sont encore presens; j'y fis une réponse que je supprime: un vieux reste d'amour propre me fait sentir que je le dois. Il

ne faut pas que les hommes se flâtent, ils n'écrivent point comme les femmes lorsqu'il s'agit d'exprimer les mouvemens du cœur & la délicatesse des sentimens. Les tournures fines pour les mettre au jour, le choix des termes simples, mais toûjours heureux, tout cela se trouve dans les Lettres des Dames, même leurs négligences de stile ont des graces; l'exactitude dont nous nous picquons jette du froid & de l'ennui. Enfin nous sommes d'insipides Grammeriens, tandis que les femmes sont de vrais Orateurs.

Eh ! que devient la Philoſophie , lui dis-je ? Comment vous êtes flâteur ? ce n'eſt pas-là comme on vous a défini. Point de digreſſion ſéductriſſe, achevons l'hiſtoire , & répondez à l'impatience où nous ſommes d'en voir la ſuite.

Les ſix jours que l'on m'avoit preſcrit, continua, Calemane, s'étant écoulez très-lentement ſans avoir reçû de contre ordre , je pars avec mon fidéle Acate. Après avoir quitté la mazure que vous connoiſſez pour gagner la prairie, je marchois le long d'une haïe vive, la nuit étoit très

obſcure, j'entendis tirer deux coups à la fois, & j'en étois ſi près que je fus couvert du feu & de la fumée; mon Cheval nullement ombrageux fit un écart qui penſa me deſarçonner & m'emporta malgré moi aſſez loin: nous entendîmes Durand & moi une voix qui crioit, Ah! coquin tu as tiré de trop loin; Durand me dit éloignons-nous de l'embuſcade; je ſuis ſon conſeil, nous regagnons la mazure; Durand par précaution me fait prendre un chemin détourné; mon Cheval renifloit & tout le corps lui trembloit. La

Lune aïant paru dans ce moment je vis à sa foible lueur l'avant main du pauvre animal tout en sang. Je fais mettre pied à terre à Durand qui trouve qu'une très grosse balle lui avoit presque percé l'encolure ; ce n'est rien, me dit-il, mais croïez moi, Monsieur, marchons vîte ; je crains que vous ne soïez suivi. Helas ! ajoûta-t-il, je l'ai toûjours bien prévû qu'il nous arriveroit .... tais-toi, lui dis-je, brusquement, c'est bien le tems de moraliser. Je vis d'abord clair dans l'avanture. Je ne sçavois quel parti prendre ;

j'étois amoureux ; je tremblois du péril que couroit la Marquise, péril annoncé par celui que je venois d'échapper. J'avois l'injustice dans ce moment de chercher les moïens les plus courts pour me vanger du Marquis dont je me croïois véritablement offensé. J'étois dans ces agitations continuant mon chemin, lorsque je sentis mon Cheval chanceler, je me jette à terre, & un moment après la pauvre bête tombe & meurt à l'instant. Nous voïons lors, qu'elle avoit un coup près des sangles qui fut le mortel ; je

pris le Cheval de Durand & regagnai Calemane où Durand parut quelques heures après sellé & bridé.

Dès qu'il fut jour il arriva, ce que j'avois bien prévû ; des Païsans allant au travail touverent le cadavre de l'assassiné ; il étoit connu de tout le canton pour être à moi, & comme il étoit très beau il interressoit par lui-même ; ces Païsans le dirent à d'autres, & trois ou quatre Gentilhommes de mes voisins instruits par-eux vinrent pour sçavoir ce qui m'étoit arrivé, & m'offrir des services dont je n'avois nul

beſoin. J'étois embarraſſé ne voulant rien devoiler. Mais comme il me firent tous preſſentir qu'ïls croïoient que j'avois eu quelque affaire d'honneur où mon Cheval avoit été le malheureux, je me défendis foiblement & je les laiſſai croire ce qu'ils voulurent. Ma mere qui ſe trouva, lors de cette avanture, à quatre ou cinq lieuës de Calemane chez une de mes tantes où elle prenoit des eaux minerales, m'écrivit de la venir joindre. J'obéïs ; elle me demanda d'un ton ſérieux avec qui j'avois eu affaire;

qu'elle m'ordonnoit de lui parler sans détour, pour prendre des mesures convenables : je l'assurai que je n'avois nulle querelle, & qu'un coup, sans doute tiré au hazard & dans l'obscurité, avoit fait tout le danger que j'avois couru. Elle me connoissoit pour homme vrai, & r'assurée par mon discours sur l'idée du duël qui étoit la plus naturelle, elle me dit ; je n'en veux pas sçavoir d'avantage, tâchez mon fils à devenir plus sage, éloignez-vous de ce païs, allez meurir, s'il se peut dans le grand monde, une cervelle que

je crains bien qui ne vous cause plus d'une fois de la peine : partez & dès demain, je vous l'ordonne.

Enfin, me voilà de retour à Paris où je fus plus ennuïé pendant quinze jours que je ne l'avois été à Fontainebleau après que j'eûs connu la Comtesse ; je lui rendis pourtant visite, mais que je la trouvai vieille (quoiqu'il n'y eût gueres que sept ou huit mois que je l'eusse perduë de vûë.) Elle me reçût comme on reçoit un ami, rien de plus : je m'apperçûs que la bonne Dame n'avoit pas été plus oisive que moi

pendant mon abſence ; elle m'avoit appris comme il falloit ſe conduire pour réüſſir dans le grand monde, & elle apprenoit à un jeune Eccleſiaſtique homme de qualité & bienfait, les chemins les plus ſurs & les plus courts pour parvenir du moins à l'Abbaïe, car c'étoit une femme qui n'ignoroit de rien. Je benis le Ciel de la trouver dans de ſi pieuſes diſpoſitions. Je la vis de loin à loin comme joüeur qui cherchoit la bonne compagne du même goût.

J'étois toûjours très inquiet du ſort de la Mar-

quiſe lorſque je vis arriver mon petit Païſan avec un gros pacquet qu'elle n'avoit oſé confier à la Poſte; il y avoit dedans une Lettre de creance pour un oncle qui étoit un vieux Préſident. Je tremblai comme la Marquiſe, quand j'appris que ſon mari après mon départ parroiſſoit vivre avec-elle d'une maniere plus polie; ce changement me ſembloit ainſi qu'à elle un ménagement politique qui ne preſageoit rien de bon.

Je rendis la Lettre au Preſident qui ne la lût point devant moi; il me

reçût avec une froide gravité, ne me parla que du Marquis, & du bonheur de sa niepce d'avoir épousé un homme de ce mérite. Je ne le contredis, ni ne l'applaudis. Je vis qu'il étoit prévenu.

J'appris que le Marquis pour éloigner les soupçons qui naturellement tomboient sur lui, avoit été voir ma mere, & paroissoit prendre part en ami & en bon parent à mon accident; il crût même pour jetter de la poudre aux yeux devoir faire sortir la femme d'une captivité dont toute la Province

étoit instruite ; il lui rendit une liberté, du moins apparente ; la serenité continuë que la Marquise vît sur le visage de son mari lui donna quelque confiance ; la crainte que ce changement lui avoit causé se dissipa ; elle oublia, je crois, jusqu'aux circonstances de mon avanture ; elle païa d'une complaisance séductrice le traitement doux qu'on lui faisoit. Complaisance qui la rendant plus belle aux yeux de son mari, étouffa insensiblement les mouvemens de jalousie dont il avoit été inutilement tourmen-

té : Enfin, ce bon Seigneur ſe perſuada d'avoir rêvé, & qu'il ne pouvoit qu'avoir tort à l'égard d'une femme auſſi charmante que la ſienne. Epoque ſinguliere de réünion entre deux époux ! ſans moi peut-être la diſſention regneroit encore entr'eux. Les cauſes des actions brillantes & réputées bonnes, ne doivent point être recherchées, il eſt bon même d'ignorer ſouvent les circonſtances qui les accompagnent ; malheur aux curieux trop éclairez ! ils trouvent quelques fois des véritez, mais des véritez toûjours mortifiantes

tifiantes pour-eux, & dont la connoiſſance ne les rend pas meilleurs. J'appris par des voïes ſures la parfaite liaiſon du mari & de la femme. Ce genre d'infidélité, le monde, & le tems me rendirent ma tranquillité, & la tranquillité me mit en état de me livrer à tous les differents plaiſirs qui ſe preſentérent.

Calemane s'arrêta & ne parut pas être en diſpoſition de continuer; les perſonnes qu'on connoît complaiſantes ſont celles de qui l'on doit le moins exiger. Nous lui parûmes contens; il devoit avoir ſenti lui-mê-

me que nous l'étions par notre attention, qui venoit moins du fond des choses que de la maniere dont il les recitoit. Je lui dis qu'il n'en étoit pas quitte, que nous l'avions laissé trop jeune, & que le commencement de sa vie nous donnoit un desir extrême d'en sçavoir la suite; mais que nous l'en dispensions pour le present. Dispensez-m'en tout à fait, me répondit-il, & vous fairez bien. Eh! qu'auroit pour vous d'interressant un fatras d'avantures presque jamais suivies; des voïages en Italie, en Allemagne, en Angle-

terre, où mon inquietude autant & plus que la curiosité m'a servi de guide : mon inconstance dans mes projets ; mon desir de sçavoir ; la recherche soigneuse des gens de Lettre, & mon peu d'application à profiter de leurs lumieres : Enfin, cet esprit d'indépendence qui m'a fait négliger de m'attacher aux Puissances qui étoient assez aveugles pour me voir tout autre que je n'étois, & qui paroissoient disposées à me faire du bien. C'est ainsi que j'ai passé une vie traversée, où ce phantôme que les hommes appellent

honneur, n'a point été offencé, mais où le bien réel qui sert à leur subsistance a été très dissipé. Heureux qu'il m'en reste encore assez pour être libre. Encore une fois, lui dis-je, il nous faut un détail, & non un sommaire; prenez votre tems, car il nous le faut ce détail. Je ne sçai me répliqua-t-il, qu'un moïen pour vous satisfaire & me tirer d'embarras; il vous paroîtra bizarre & familier ce moïen: le voici. C'est de faire parler Dubois, qui dans sa personne renferme tout mon domestique; c'est un garçon qui mérite d'ê-

tre connu, c'est le même Païsan que vous avez vû Messager de la Marquise. Depuis vingt-cinq ans il a été successivement mon Laquais, mon Valet de chambre, enfin, il est devenu mon maître, c'est un autre Durand, avec cette difference, que Durand disoit toûjours non, & Dubois dit toûjours oüi. Je ne fais pourtant gueres que ce qu'il veut. Il est dommage qu'il ne se soit pas attaché à quelque Grand, il auroit été loin; vif, hardi, industrieux, insinuant, peu scrupuleux; grands moïens pour faire fortune! il a la

Cabinet de l'appartement de Monſieur de Gondez ; j'y trouvai un jour Diſenteuil qui avoit les yeux ſi attachez ſur cette peinture qu'il ne s'appercevoit pas que j'étois auprès de lui. Eh bien ! lui dis-je, qui trouvez-vous à redire ? car rien n'échappe à votre juſte critique. Rien, Madame, répliqua-t-il, comme tableau, & beaucoup comme portrait. Eſt-ce, repris-je, qu'il n'eſt pas reſſemblant ? ce ſont vos traits, me dit-il, mais les graces qui les uniſſent peuvent-elles avoir été attrapées par le peintre ? Non, Madame.

Oh ! Comte, lui dis-je, mon portrait est fort bien, & rien n'y manqueroit si je m'étois avisée de vous demander un Quatrain pour mon Lutin, dont vous connoissez le mérite, vos Vers auroient justifié l'attachement que j'ai pour ce petit animal qui n'est pas bien beau, j'en conviens. Disenteuil presque sur le champ me dit.

Lutin plein d'esprit & d'adresse
A mille qualitez, & n'a point de deffaut;
Voulez vous sçavoir ce qu'il vaut?
Il est digne de sa maîtresse.

Vous êtes trop galand; dis-je, au Comte; mais l'Argiliere n'auroit jamais voulu mettre ces Vers dans son tableau, il se picque de vérité, vous flâtez dans votre maniére de peindre, & ce mêlange lui auroit déplu. Il ne me manque pour peindre plus vrai, que l'Argiliere, me répliqua-t-il, que l'habitude du pinceau; je crois que mes idées sont plus justes & plus vives que les siennes; il est dissipé par les traits différents qu'il voit & qui chez-lui font de la confusion; & moi, Madame, toûjours occupé...... Monsieur de

Gondez entra heureusement dans le Cabinet ; je lui dis les petits Vers qui venoient d'être faits. Tout ce que faisoit son cher neveu le charmoit toûjours.

Si le Comte avoit eu l'esprit plus libre, il lui seroit échappé chaque jour de ces sortes d'aimables bagatelles, il avoit pour cela un talent merveilleux, mais l'état de son cœur le rendoit rêveur & distrait ; l'état du mien produisoit les mêmes effets ; le Comte cherchoit à me dissiper ; je cherchois à le dissiper à mon tour ; il n'étoit pas content de ce que je pen-

ſois ; je ne l'étois point de ce qui ſe paſſoit dans ſon ame ; l'eſtime & la complaiſance mutuelle agiſſoient quelques momens ſur nous, mais la paſſion qui nous dominoit nous faiſoit ſentir bien vîte qu'inutillement nous *cher*chions à nous diſtraire.

Une affaire que Monſieur de Gondez avoit à Vannes l'obligea d'y aller pour quelques jours, il y mena le Comte & me laiſſa Calemane avec lequel j'avoüe que je ne m'ennuïois point. Nous nous promenions ſur le ſoir dans l'avenuë de Gondez lorſque

j'apperçûs trois hommes à cheval qui venoient droit à nous ; c'étoit le Chevalier de Fanime qui étant venu aux Etats de Bretagne avec Monſieur & Madame la Ducheſſe, D...... pretextoit ne pouvoir ſe trouver à ſix lieuës de chez-moi ſans me faire une viſite. Je le reçûs avec une politeſſe froide dont il parut embarraſſé. Je le fis conduire dans un appartement, peu de tems après on ſervit ; pendant le ſouper on ne parla que de Madame de Venneville, de Mademoiſelle de Juſſi & de mon frere. Le Chevalier nous dit des

nouvelles de Paris, & sans affectation laissa échapper de certains traits qui me firent connoître qu'il étoit toûjours tel à mon égard que je l'avois crû. Je ne répondis rien qui put lui persuader qu'il étoit entendu. Calemane tout pénétrant qu'il étoit ne pouvoit sentir ni la finesse du Chevalier, ni la retenuë de ma conduite.

Après le souper je feignis un mal de tête pour me retirer, j'en avois grand besoin, l'arrivée inopinée d'un homme que je fuïois me causoit une émotion dont je n'étois pas la maî-

tresse & que je craignois qui ne fut apperçûë. Quoi que je n'eusse jetté les yeux sur le Chevalier qu'autant qu'il ne le falloit pour n'être pas incivile, je lui avois trouvé cet air & ces graces qui avoient séduit mon cœur malgré moi, & je voulois me délivrer de sa contrainte où j'étois. Je me souvenois de ce qu'il m'en avoit coûté pour lui cacher ma foiblesse, lorsqu'il me surprit dans mon Jardin: le desordre où sa vûë venoit de me jetter, la méfiance que j'avois de moi-même, tout cela, dis-je, me forçoit à regarder en

tremblant le Chevalier à Gondez & me faisoit souhaiter qu'il en partit promptement. Je passai la nuit dans ces agitations ; enfin, après bien des combats, je m'imposai la dure loi de lui parler sans témoins, pour me plaindre de sa visite & l'engager par des raisons de bienséance non seulement à s'éloigner, mais encore à ne jamais faire de démarche qui pût me persuader qu'il n'étoit pas gueri d'une passion dont j'étois offencée.

Je me levai le lendemain plus matin que je n'avois accoûtumé ; je fis ouvrir les

fenêtres de mon apparte-ment (qui étoit de plein pied à un grand parterre dont les eaux jaillisantes donnoient un frais déli-cieux à toute cette façade du Château) le Chevalier plus diligent que moi, se promenoit déja, il vit bien que j'étois éveillée, il s'ap-procha, m'apperçût, & passa en faisant une pro-fonde révérence; j'envoïai Souville lui dire que j'étois en état de le recevoir. Se-rai-je assez heureux, Ma-dame, me dit-il, en en-trant, pour que vous ne condamniez pas la hardies-se que j'ai eû de vous cher-

cher dans votre retraite ? quoi il eſt vrai que je vous vois ? Ah ! Madame.... n'en dites pas davantage, lui dis-je, en l'interrompant, la même raiſon qui m'a fait vous deffendre de me parler de votre amour à Paris, me fait ici trouver une offence dans votre démarche. Je ne dois, ni ne veux vous cacher combien elle me bleſſe : en un mot, vous m'êtes indiférent, ou vous m'êtes cher : ſi vous m'êtes indiférent, l'obſtination de votre amour doit m'être infiniment à charge, & tout ce qu'il éxige de vous ne peut que me dé-

plaire : si vous m'êtes cher je dois vous regarder comme un ennemi de ma gloire que je dois éviter. Quand je serois dans ce dernier cas, que vous en seriez convaincu, vous n'en seriez pas plus heureux. Ma raison vous sacrifiroit à mon devoir avec une rigueur qui ne seroit adoucie, ni par les termes, ni par le son de la voix, ni par la moindre marque de bienveillance. Quoi ! Madame, répliqua le Chevalier, votre devoir peut murmurer contre la passion respectueuse que j'ai pour vous ? Peut-il vous faire un

crime de me voir à Gondez ? Si je vous ſuis indiférent ne pouvez-vous m'y ſouffrir par pitié ? Et ſi j'étois aſſez heureux pour ne vous l'être pas, pourquoi m'en chaſſer avec tant de rigueur ? Ah ! Madame, ſerez-vous inſenſible à la douleur qu'elle me cauſe ? Si pour rendre cette douleur ſupportable, lui dis-je, il ne faut que vous aſſurer que je ne la vois pas ſans pitié, je conſens que vous vous éloigniez avec cette conſolation, mais ſongez que ma bonté dans ce moment me donne le droit de vous ordonner de partir

aujourd'hui : votre obéïssance me sera une preuve de votre tendresse, & la seule qui doit me faire plaisir. Enfin, méritez par-elle que je puisse me souvenir de vous sans blesser mon devoir, ni les sentimens d'estime que j'ai pour vous. Eh bien, Madame, me dit le Chevalier, Eh bien ! il faut vous satisfaire, il faut partir ; ma soumission & mon respect pour vos ordres m'en imposent la loi. Votre fermeté m'est trop connuë pour esperer que ni mon amour, ni le désespoir de vous quitter puissent vous faire rien relâ-

cher de l'ordre cruel que vous me donnez. Adieu, Madame, ſouvenez-vous que je ſuis le plus tendre, le plus ſoûmis, & le plus à plaindre de tous les hommes.

La douleur que me cauſa le départ du Chevalier fut d'autant plus violente qu'il me la falut devorer, la ſienne paroiſſoit extrême. Lorſque je fus ſeule avec Souville, je lui dis les yeux pleins de larmes. Comprens-tu l'état affreux où me laiſſe le Chevalier? Quels efforts n'aî-je point fait pour lui commander de me quitter! quel ſacri-

fice pour lui de m'avoir obéï ! que je ſuis contente de ſon reſpect ! oüi, il égale ſa tendreſſe : mais helas ! que cette obéïſſance va coûter cher à mon cœur ! je le ſens plus foible que jamais : le peu de tems que j'ai vû le Chevalier, vient de détruire l'ouvrage de huit mois de reflexions. Pourquoi s'eſt-il montré à moi toûjours tendre & ſoûmis ! Deux jours après ſon départ de Gondez, un Valet de Chambre à lui me vint faire des complimens de ſa part, & me trouvant ſeule me rendit cette Lettre.

Le ton absolu dont vous m'avez ordonné de partir de Gondez me persuade, Madame, que vous me croïez à Renne encore trop près de vous: je m'en éloigne avec la triste pensée que ce n'est qu'en vous évitant toûjours que je ne vous deviendrai pas odieux. Je ne murmure point de cette extréme rigueur; est-ce-là le prix d'une tendresse qui ne fut jamais ambitieuse & qui n'a jamais dû alarmer un caractere comme le vôtre? Mon respect ne s'est jamais démenti: mais que fais-je, Madame, est-ce le tems de justifier ma passion? N'est-ce point enfreindre vos ordres? Oüi sans doute, & je dois

dois même pour vous obéir parfaitement ne pas ſoulager une douleur vive en vous la peignant foiblement. Juſte Ciel! quel eſt mon ſort, & que je ſuis à plaindre!

Je l'avoürai, je ne pus ni retenir ni condamner les larmes que je verſai à la lecture de cette Lettre. Ce ſeroit, me diſois-je à moi-même, un crime de montrer la douleur dont je ſuis penetrée, mais en eſt-ce un de me plaindre ſans témoins? devoir n'eſt-tu pas content? ne viens-je pas de te ſacrifier l'amour le plus tendre? car

c'eſt le ſacrifier que de le tenir toûjours caché. Qu'a-tu donc à me reprocher ? la paſſion du Chevalier eſt violente, mais ſon reſpect eſt extrême : il ne demande qu'un mouvement de pitié, & je ne lui montre que des rigueurs. Après ſes premiers mouvemens je revins à moi honteuſe de m'y être trop abandonnée. Quoi ! dis-je, j'aime le Chevalier & j'oſe ne pas condamner mes ſentimens : je fais plus, j'applaudis aux ſiens ; eſt-ce ainſi que je veux l'oublier ? puis-je ſans rougir le trouver innocent lorſqu'il m'arrache des lar-

mes ? non, ne ſongeons plus qu'il m'aime que pour le regarder comme mon ennemi mortel. Que ces agitations differentes ſont cruelles !

Monſieur de Gondez & Diſenteuil arrivérent quelques jours après, je leur dis que le Chevalier de Fanime ſe trouvant aux Etats étoit venu me voir. Diſenteuil parut troublé à cette nouvelle : je vis ſur ſon viſage combien elle allarmoit ſa tendreſſe, mais comme j'avois ſeule la connoiſſance de ſon cœur, je pouvois ſeule en lire les mouvemens dans ſes yeux.

Monſieur de Gondez me fit reproche de n'avoir pas engagé le Chevalier ou à reſter plus long-tems ou à revenir à Gondez. Je lui en ferai mes excuſes, me dit-il, lorſque nous irons à Rennes, & je ſerai charmé de le voir.

Quelques mois après une affaire indiſpenſable r'apela Monſieur de Gondez à Paris ; il mit tout en uſage pour m'obliger d'y revenir, mais je me ſervis de tout le pouvoir que j'avois ſur lui pour qu'il me laiſſât à Gondez & je l'obtint.

Nous étions au fort de l'hiver, la ſaiſon étoit des

plus rudes ; j'avois un tendre atachement pour Monſieur de Gondez , ainſi je le vis partir avec une veritable affliction. Diſenteuil partit avec lui ; il me quitta avec une douleur muette qui me fut ſenſible , & je ne me défendis point du mouvement de pitié que m'arracha l'eſtime que j'avois pour lui.

Me voilà ſeule à Gondez avec Calemane qui m'étoit tendrement attaché. Je tombai dans une mélancolie qu'il n'atribua qu'à la ſolitude , que preſque toutes les femmes ne peuvent ſoûtenir. Pour me la rendre

plus ſuportable il me propoſa de faire un uſage fréquent de la lecture qu'il ſçavoit que j'aimois aſſez. Il me dit que les matieres que nous choiſirions nous fourniroient des occaſions de raiſonner ; que c'étoit un amuſement digne de moi. J'acceptai la propoſition ; j'eſperai que cette occupation donneroit à mes rêveries moins d'avantage ſur moi. Ce genre de vie avec Calemane me faiſoit grand plaiſir ; il donnoit occaſion à des converſations qu'il rendoit charmantes & toûjours utiles pour moi.

Il y avoit près de trois mois que Monsieur de Gondez étoit à Paris lorsque je reçûs une Lettre de mon pere qui m'apprenoit que depuis huit jours mon mari avoit une grosse fievre. Je sentis dans ce moment la douleur qu'un sincere atachement peut causer. Monsieur de Gondez étoit vieux ; mon premier mouvement fût de craindre pour sa vie : je me préparai sur le champ à prendre la poste pour aller le secourir de mes plus tendres soins. Calemane fit mille efforts pour m'empêcher de partir ; Disenteuil

lui avoit écrit & lui mandoit que ſon oncle étoit à toute extremité. Ce tendre ami craignoit que je n'arrivaſſe à Paris que pour voir expirer Monſieur de Gondez; mais voïant qu'il ne pouvoit obtenir de moi de ne pas courir à ſon ſecours, il me pria de trouver bon qu'il m'accompagnât, il me dit que ſon amitié pour moi & pour Monſieur de Gondez ne lui permettoit pas de me laiſſer partir ſeule dans la vive inquiétude où j'étois. Je le remerciai de ſes ſoins obligeants, & j'acceptai qu'il fit le voïage.

Nous partîmes le lendemain au point du jour, mais je n'avois pas fait vingt lieuës que je vis un Valet de Chambre de Disenteuil qui me rendit cette Lettre.

Qu'il est cruël pour moi, Madame, d'être obligé de vous donner une nouvelle qui va vous penetrer de la plus vive douleur. Nous venons de perdre Monsieur de Gondez : ce malheur m'annonce peut-être le seul auquel je puis encore être sensible. Dès que j'aurai rempli de tristes devoirs je me rendrai auprès de vous, dans l'unique dessein de mêler mes larmes

aux vôtres, & de vous instruire de vos intérêts qui me seront toûjours infiniment plus chers que les miens.

Je ne sçaurois vous exprimer, Madame, à quel point je fus penetrée de douleur à cette nouvelle; Monsieur de Gondez méritoit mes plus tendres regrets par la tendresse & par l'estime qu'il avoit toûjours eû pour moi. Il n'avoit pas dépendu de la douceur de son caractere & de ses complaisances que je n'eusse été la plus heureuse de toutes les femmes, & j'aurois été la plus

ingrate si je n'avois pas senti vivement sa perte. Disenteuil avoit écrit en même-tems à Calemane ; il lui recommandoit en des termes pleins d'amitié pour lui, & pleins de tendresse pour moi, de calmer par ses soins la douleur qu'il étoit persuadé que j'aurois. Servez-vous mon cher Calemane, lui mandoit-il, de tout votre esprit & du pouvoir qu'une juste estime vous donne sur celui de Madame de Gondez, pour l'empêcher de se laisser abatre ; rafermissez-là contre un malheur que sa raison doit lui faire voir sans

remede. Votre ſenſibilité me dit Calemane eſt loüable, cependant, Madame, je dois vous repreſenter que de la porter trop loin ſeroit plûtôt une foibleſſe dans une femme de votre caractere qu'une preuve d'attachement : faites-vous violence pour ſurmonter une affliction juſte il eſt vrai, mais qui ne vous rendra jamais ce que vous venez de perdre. Calemane ſe faiſoit un effort extrême pour me faire prendre un parti raiſonnable, & pour me cacher combien dans ce moment il joüiſſoit peu lui même de cette fermeté

d'ame à laquelle il m'exhortoit (car il étoit aussi touché que moi de la perte d'un homme qui étoit pour lui un ami essentiel.) Il me fit revenir sur mes pas à Gondez. En y arrivant je reçûs une Lettre de mon pere qui m'ordonnoit de me rendre incessamment à Paris. Disenteuil arriva vingt-quatre heures après que j'eus reçû cette Lettre. Il me trouva dans un abatement qui ne le surprit pas ; l'estime qu'il avoit pour moi lui avoit anoncé l'état où il me voïoit. Après avoir donné des pleurs ensemble à la mort de Mon-

sieur de Gondez, il me parla en ces termes.

Il faut, Madame, prendre son parti dans les malheurs où il n'y a point de remede. La fermeté d'ame, qui vous caracterise, vous y engage, & votre affliction ne doit pas vous empêcher de penser à vos affaires domestiques. Jettez les yeux sur le Testament de mon oncle; il m'en a fait en mourant le dépositaire. Vous y trouverez des marques de sa tendresse pour vous & de son amitié pour moi. Il tira lors un papier de sa poche. Ah! Comte m'écriai-je, je ne veux

point voir ces témoignages de la tendresse de votre oncle pour moi. Ils ne peuvent que redoubler mes larmes. Eh bien ! Madame, répliqua-t-il, réservons à traiter cette matiere quand vous serez de retour à Paris ; j'y remettrai cette derniere disposition des volontez de mon oncle entre les mains de Monsieur le Comte de Brionzel ; je l'instruirai de tous vos véritables intérêts, je suis le plus sûr interprete des volontez de Monsieur de Gondez mourant, & si par malheur celui qui les a redigées par écrit y avoit mis quelque

obſcurité, c'eſt à moi de la faire diſparoître ; je le ferai ſans nulle autre vûë que celle de remplir mon devoir. Non lui répliquai-je, je ne vous chargerai point de cette commiſſion, je vous devine, & je dois penſer comme vous. Vous déguiſez envain des mouvemens de generoſité que je vous pardonne, mais qui m'offençeroient ſi vous en étiez la victime. Ne parlons plus d'affaire continuai-je, remettons ce détail à un autre tems, & croïez que je ſuis penetrée de vos manieres ; elles ne ſe ſont jamais démenties :

heureuſe ! ſi vous êtes content de l'aſſurance que je vous donne que de tous les hommes vous êtes celui que j'eſtime le plus, & pour lequel ma confiance eſt la plus parfaite. La generoſité de Diſenteuil ; ſa délicateſſe à la déguiſer ne me ſurprirent point ; accoûtumée à voir de près cet homme vertueux, j'étois accoûtumée à l'admirer ; & il en fourniſſoit ſans ceſſe les occaſions.

Madame de Venneville m'écrivit ſur la perte que je venois de faire ; je trouvai dans ſon pacquet une Lettre du Chevalier de Fa-

nime : il avoit aſſez d'eſprit & me connoiſſoit trop pour mêler rien qui put le regarder dans le compliment de condoléance qu'il me faiſoit. Je fis réponſe à la Comteſſe, je la priois dans ma Lettre de remercier pour moi le Chevalier de l'intérêt qu'il vouloit bien prendre à ce qui me regardoit. Je reçûs auſſi des marques d'amitié de l'aimable Mademoiſelle de Juſſi ; ſa Lettre étoit affectueuſe & capable d'adoucir la plus vive douleur.

Après avoir mis quelque regle aux affaires que nous avions en Bretagne nous

primes le chemin de Paris. Je n'oubliai rien pour engager Calemane à venir avec nous, mais tous mes efforts & ceux du Comte furent vains. Moi, disoit-il, retourner à Paris ! vous n'y pensez pas ; un homme né glorieux, qui depuis long-tems n'est plus ni jeune, ni riche, & qui philosophe à sa mode, & est pourtant sensible à tous les plaisirs, ne doit pas approcher d'une Ville qui lui feroit trop sentir le désagrément de sa situation ; sur tout lorsqu'il est incapable de chercher à en sortir par des manœuvres, qui le fe-

roient rougir dans l'inſtant même où peut-être elles ſeroient applaudies de bien des gens. Diſenteuil, en veritable & genereux ami, voulut lever toutes ces difficultez : Calemane refuſa ſes offres réïtérés, mais dit-il à ſon ami, pour vous marquer que je veux bien vous être obligé, je n'irai point à Vannes & je reſterai à Gondez.

J'arrivai à Paris, mon pere qui m'aimoit tendrement fut touché en m'embraſſant de l'abatement où j'étois ; il donna quelques jours à mon repos ſans me parler de nulle affaire.

D'abord que je fus arrivée, Madame de Venneville vint me voir avec le Chevalier de Fanime. La douleur que m'avoit causé la perte de Monſieur de Gondez avoit ralenti les mouvemens que ma raiſon n'avoit pu réprimer. Je parus triſte & froide au Chevalier; cet abord le rendit plus timide & plus embarraſſé avec moi dans là ſuite qu'il ne l'avoit été dans le tems que je lui faiſois un crime de ſa tendreſſe & de ſa hardieſſe à m'en parler.

Lorſque mon pere me crut en état de l'écouter, voici ce qu'il me dit.

Ma fille il faut vous inſtruire des dernieres volontez de Monſieur de Gondez il ma chargé de vous les apprendre & de vous les faires agréer, moins comme votre pere que comme votre ami; j'en ai donné ma parole à ce cher mourant en preſence du Comte de Diſenteuil, & j'eſpere ma fille que votre reſpect pour moi; que l'attachement que vous avez toûjours eû pour un mari ſi eſtimable vous fera condeſcendre à ſa priere & à ce que je deſire.

Lorſque Monſieur de Gondez ſe ſentit à toute

extremité, continua mon pere, il me dit en m'embrassant, je vous laisse Monsieur une fille que le Ciel avoit bien voulu me donner pour me rendre le plus heureux de tous les hommes; quel seroit mon bonheur si je pouvois me flâter de son consentement & du vôtre pour faire à mon neveu un present si digne de lui! qu'ils uniroient de vertus! & quelle douceur pour moi de penser en mourant que tout ce que j'ai de cher seroit parfaitement heureux: leurs intérêts même demandent cette union: Madame de Gondez ne

quitteroit point un nom que je me flâte qu'elle a porté avec plaisir : Disenteuil fait honneur à ce nom par sa probité, son caractere, & un mérite peu commun & capable de la rendre heureuse. Alors se tournant vers son neveu, il lui dit, toutes les vertus de Madame de Gondez vous sont assez connuës pour que vous deviez ètre sensible à ce que je demande au Comte de Brionzel ; l'estime & l'amitié que je vous ai toûjours vû pour sa fille jointes aux charmes de sa personne, ne tarderont pas à faire naître une tendresse

vive

vive dans votre cœur que je crois entiérement libre. Enfin, je me flâte que vous vous ſouviendrez après ma mort de ce que je ſouhaitte : je deſire même que vous me marquiez la diſpoſition où vous êtes dans cet inſtant. Parlez Diſenteuil, continua-t-il, que rien ne vous arrête. Ce n'eſt point par des pleurs que vous devez honorer ma memoire. Je paſſe de la vie à la mort avec aſſez de tranquillité pour que ſans crainte vous me diſiez vos ſentimens. Le Comte fondant en larmes témoigna à ſon oncle combien il

étoit ſenſible à ces marques de bonté ſinguliere. Si je ſuis aſſez malheureux de vous perdre, dit-il, à ce mourant, j'aurai juſqu'au tombeau pour Monſieur de Brionzel le même reſpectueux attachement que j'ai toûjours eû pour vous. C'eſt à vous Monſieur, m'adreſſant la parole à expliquer vos volontez à Madame de Gondez & les deſirs de mon oncle. Trop heureux ſi la conformité de vos ſentimens la préviennent en ma faveur. Pour moi ma *fille*, ajoûta mon pere, je ne balance point à vous dire que

je ſouhaite avec ardeur de vous voir unie à un homme du mérite de Diſenteuil. Je ne vous parle ni de ſon bien ni des grandes dignitez qu'il peut eſperer. Sa vertu ſeule me le fait regarder comme le ſeul parti digne d'une fille que j'aime & que j'eſtime.

Quand mon pere eût ceſſé de parler, je lui répondis en ces termes.

Monſieur de Gondez a toûjours trop mérité mon tendre atachement pour ne pas regarder avec reſpect ſes dernieres volontez ; & la ſoumiſſion que j'ai toujours eu pour les vôtres ne

ſe démentira jamais. Mais Monſieur voïez l'état où je ſuis. Eſt-ce couverte de creſpes que je dois penſer à donner une main qui ne ſera véritablement à moi que lorſque le tems d'un deuil très régulier ſera expiré. Ce n'eſt pas Monſieur que je ne rende juſtice au mérite & aux grandes qualitez du Comte de Diſenteuil, j'ai toujours eu pour lui une ſincere amitié & une eſtime fondée ſur la connoiſſance que j'ai de ſon caractere ; c'eſt cette eſtime que j'ai pour lui qui me le fait croire trop genereux pour vouloir faire

trop-tôt valoir en ſa faveur les volontez de ſon oncle & votre ſuffrage. Plus Monſieur de Gondez mourant nous a marqué de tendreſſe, plus nous devons nous en rendre dignes en accordant à ſa memoire & à notre douleur un terme, que le devoir ſeul devroit nous preſcrire. Mon pere me quitta, en me diſant, qu'il étoit content de mes ſentimens ; qu'il n'avoit voulu m'apprendre ceux de Monſieur de Gondez & les ſiens que pour que je fermaſſe l'oreille à toute autre propoſition ; qu'il me prioit de regarder le Comte de

Disenteuil comme un homme qu'il avoit choisi avec distinction pour être mon époux.

Touchée véritablement de la mort de Monsieur de Gondez, je n'avois pas encore pensé, que maitresse de moi-même je pouvois récompenser la passion du Chevalier : je n'avois été occupée que des bontez de mon pere & des procedés admirables de Disenteuil. Quelle révolution firent chez-moi les dernieres paroles de mon pere ! quelques ménagées qu'elles fussent, je sentis pour la premiere fois le poids de

l'autorité paternelle ; je ſoupçonnai Diſenteuil de la faire agir ; je me vis prête à murmurer contre l'auteur de ma naiſſance, & à haïr ce qu'il y avoit dans le monde de plus eſtimable. Heureuſement les ſentimens que j'avois pour le Chevalier ſe réveillerent dans ce moment avec tant de force que j'oubliai mon pere & Diſenteuil ; je ne ſongeai plus qu'à chercher les moïens de m'unir à ce que j'aimois. Quoique je préviſſe bien des difficultez, l'idée que je me faiſois de les ſurmonter remit un peu de calme dans mon

ame, & je pris de ſens froid la ferme réſolution d'être inébranlable ſur toutes les ataques de mon pere & de Diſenteuil.

J'étois dans cette ſituation lorſqu'on m'annonça Diſenteuil. Mon premier mouvement fut de lui faire dire que je n'étois pas viſible, mais le beſoin que j'avois pour me conduire de penetrer ſi mon pere & lui travailloient de concert, me fit changer d'avis. Diſenteuil remarquant ſur mon viſage quelque émotion m'en demanda la raiſon. Je lui répondis qu'une converſation que je venois

d'avoir avec mon pere me causoit cette alteration. Quoi, Madame, me dit Disenteuil, les discours de Monsieur votre pere peuvent-ils jetter dans votre ame du desordre ? y a-t-il quelque instant où vous ne soïez pas contents l'un de l'autre ? il est si plein de raison. Sa tendresse pour vous est si vive, & vous avez tant de sagesse & de retour pour lui qu'il est difficile que vous ne soïez pas toûjours d'accord. Ce discours augmenta mon soupçon. Mais Monsieur lui répliquai-je froidement, un pere ne peut-il jamais être



injuste ? & une fille, quoique bien née, ne peut-elle jamais avoir une volonté contraire à celle de son pere ? Je vais, Madame, me répondit Disenteuil, vous dire ce que je pense naïvement, & comme votre intérêt seul me fait parler, je ne dirai rien de general, c'est pour vous seule que je m'expliquerai.

Une fille de votre caractere doit avoir de la condescendance pour ce que souhaitte un pere tel que Monsieur de Brionzel, mais cette condescendance regarde les affaires generalles où les intérêts sont com-

muns. Dans celles qui ſont particulieres à cette fille telle que nous l'établiſſons, c'eſt au pere à avoir à ſon tour de la condeſcendance; l'eſtime & l'amitié qu'il a pour elle le doit porter à ne jamais traverſer ce qui peut opérer ſon bonheur. J'avouë que ces dernieres paroles diſſiperent mes ſoupçons. Diſenteuil avoit un air de candeur & de droiture auquel on ne pouvoit réſiſter.

Mon frere arriva dans ce moment ; il donna occaſion à Diſenteuil de ſortir ; la maniere heroïque dont il m'avoit parlé, ſi cor-

traire à ses intérêts, avoit coûté à sa téndresse ; il se sentit soulagé par la presence de Mondelis qui rompit une conversation qui auroit peut-être encore duré, quoique de la part du Comte, tout fut dit.

Vous sçavez, Madame, combien j'aime mon frere, & je crois que vous pardonnerez à une sœur de vous faire connoître qu'il ne doit pas au seul lien du sang le tendre atachement que j'ai pour lui. Il n'est pas grand, mais sa taille est fine, aisée, & toutes ses actions sont pleines d'agrémens ; sa phisionomie est

prévenante, il eſt guai ſans être étourdi, complaiſant ſans fadeur, noble ſans profuſion, & brave ſans oſtentation; ſa délicateſſe en amitié ne lui ſouffre pas d'obmettre le moindre ſervice qu'il puiſſe rendre, & le ſervice rendu, la même délicateſſe fait qu'il l'oublie; il eſt tende & galant & mérite de plaire.

Depuis trois mois que j'étois veuve je ne lui avois point demandé des nouvelles de la ſituation de ſon cœur, & il n'avoit oſé je crois m'en donner. Un jour que nous étions ſeuls, je me plaignis de ſon ſilence miſ-

terieux. Ah ! ma sœur me dit-il, que voulez-vous sçavoir ? j'aime toûjours Madame de Venneville & n'en suis point aimé, son indiférence perce à travers les égards étudiez qu'elle a pour moi ; elle évite avec soin les entretiens particuliers ; quand je trouve malgré ses précautions un instant à lui parler de ma tendresse, la cruelle m'écoute avec inquiétude & distraction. Enfin sans me défendre absolument de la voir, je sens qu'elle n'oublie rien de ce qui peut m'ôter toute esperance & me rebuter. Mais mon frere lui répli-

quai-je, vous vous plaignez de n'être pas aimé sans me paroître jaloux; ne devez-vous point à votre caprice toutes vos inquiétudes? je connois assez le cœur pour vous dire, qu'il ne résiste pas lorsqu'il est libre aux soins soutenus d'un homme aimable: ainsi vous êtes aimé, ou vous avez un rival qui l'est. Cela pourroit-il être & vous être échappé? votre cœur aidé de votre penetration naturelle ne vous a-t-il point fait naître des soupçons sur un objet déterminé? quelqu'un voit-il Madame de Venneville avec assiduité?

non me répondit mon frere, & je cherche envain à qui m'en prendre, je ne vois perſonne que la Comteſſe traite mieux que moi; depuis quelque-tems elle voit moins de monde, je la trouve ſouvent réveuſe, ſouvent je m'aperçois qu'elle ſe fait effort pour paroître guaïe, enfin ce n'eſt plus cette femme vive dont l'humeur enjoüée plaiſoit generalement. Je n'en rabas rien, repris-je, Madame de Venneville aime, l'amour ſeul eſt capable de faire un tel changement; oüi mon frere vous avez un rival & un

rival aimé, cherchez-le bien, & vous le trouverez. Eh bien ! me répliqua-t-il, aidez-moi à le découvrir, tâchez à penetrer la Comtesse & ne craignez point de m'apprendre une vérité qui servira à m'arracher du cœur une passion malheureuse contre laquelle je veux me servir de toute ma raison.

Madame de Venneville me voïoit tous les jours, le Chevalier profitoit de cette liaison, il cherchoit les occasions de pouvoir me parler sans témoins, & je les évitois : quoi ! me disois-je, à peine Monsieur

de Gondez ne vit plus, que je m'exposerois à entendre les tendres discours d'un homme que j'écouterois peut-être avec assez de plaisir pour lui laisser penser que je suis prévenuë en sa faveur depuis long-tems. Non, conservons son estime, que l'aveu de ma foiblesse altereroit; s'il m'aime veritablement ses soins se soutiendront, je les reçois avec politesse, s'en est assez, attendons un tems favorable où je puisse sans blesser la bienséance ne plus me contraindre; le Chevalier toûjours attentif saisira ce tems, il s'ex-

pliquera, & si je ne suis pas assez maitresse de moi pour lui cacher mes sentimens, qu'il croïe du moins qu'il n'a touché mon cœur que depuis que j'en puis dispo- ser sans crime. Le Cheva- lier prit enfin le parti de m'écrire cette Lettre.

Vous me faites l'honneur de me recevoir souvent, de me parler avec bonté, & cependant, Madame, je ne puis m'empêcher de me plaindre de vous; mes yeux vous disent sans cesse que je cherche un moment à vous entretenir, & vous me le refusez; craignez-vous d'apprendre que je vous

aime ? ou me punissez-vous d'avoir osé vous le dire ? Je ne prétens point justifier la hardiesse que j'ai eu de vous parler d'une passion respectueuse qui a pu, & peut-être dû vous révolter, j'en conviens. Je me condamne, & ne cherche point, Madame, à diminuer ma faute en vous disant qu'elle a été involontaire. Cet amour que vous avez jugé criminel ne l'est pourtant plus, si l'aveu que je vous en fais vous déplaît, du moins il ne sçauroit vous offencer : le respect peut me contraindre à cacher le feu dont je brûle, mais la mort seule peut l'éteindre. Ce sera dans vos yeux où je chercherai à lire la répon-

ce à cette Lettre. Que je crains de n'y découvrir qu'un mouvement de mépris, triste effet de ce que je vous aurai écrit; helas, Madame, cachez le moi ce mouvement. Si je suis assez malheureux pour le faire naître; me refuserez-vous cette grace, & me trouverez-vous encore trop ambitieux de m'y restraindre?

Le discours que mon pere m'avoit tenu en faveur de Disenteuil avoit, comme je l'ai déja dit, réveillé les sentimens que j'avois pour le Chevalier, j'y reflechissois avec moins de scrupule, j'avouë que

cette Lettre acheva de le diſſiper; qu'elle me confirma dans le deſſein de me moins contraindre, puiſque le Chevalier étoit digne & de mon cœur & de ma main. Le ſouvenir de mon pere & de Diſenteuil ne me laiſſoit pas longtems dans de ſi douces idées, l'autorité de l'un, la conduite de l'autre me troubloient; je craignois de devenir peu reſpectueuſe à l'égard du premier, & d'être ingrate envers le Comte. Reflexions ſenſées qui ne faiſoient pourtant que rendre ma paſſion plus vive. C'étoit-là ma ſitua-

tion lorſqu'il arriva au Chevalier l'affaire que voici.

Depuis que j'étois veuve je logeois chez mon pere, Madame de Venneville & le Chevalier demeuroient enſemble dans le même quartier, le Chevalier avoit ſoupé dans le voiſinage, il ſe retiroit ſeul à pied lorſqu'il fut attaqué par trois hommes, il mit l'épée à la main & faiſoit une vigoureuſe défence, quand Diſenteuil qui ſortoit de chez mon pere crut reconnoître à la faveur d'un flambeau que s'étoit le Chevalier qui ſe défendoit ſeul contre trois, il ſe jetta hors de ſon

caroſſe & courut à lui, mais il n'arriva pas aſſez-tôt pour empêcher que le Chevalier ne reçût un coup d'épée à travers le corps qui le mit dans le moment hors de combat, & dans un état dont ſes aſſaſſins auroient profité ſans le ſecours du Comte, qui le voïant tomber ne s'occupa qu'à le ſecourir ſans s'embarraſſer de pourſuivre les meurtriers. Il le fit porter ſur le champ chez ſa ſœur, tandis qu'un de ſes gens fut chercher un Chirugien, qui jugea en le ſondant, ſa bleſſure très dangereuſe; Diſenteuil reſta juſqu'à dix heures

heures du matin occupé à calmer la vive douleur de Madame de Venneville qui étoit dans un état digne de pitié ; le Chevalier avoit resté tout ce tems-là sans connoissance, il la reprit, mais avec la foiblesse & la paleur d'un mourant.

Lorsque le Comte crût avoir rendu suffisamment ses devoirs au triste état du frere & de sa sœur, il vint chez mon pere, j'étois seule dans mon appartement, il y entra du même air qu'il avoit accoûtumé de m'aborder, il ne me parla point de l'accident qui venoit d'arriver au Chevalier,

a qui il avoit donné un ſecours aſſez genereux pour s'en faire honneur, ſi ſa modeſtie, & ſur tout ſa diſcretion le lui eut permis: il m'épargna cette triſte nouvelle, & ne voulut point être le témoin du trouble qu'elle me cauſeroit.

Quelques heures après mon frere m'apprit l'état où étoit le Chevalier, le ſecours qu'il avoit reçû du Comte & la douleur où étoit Madame de Venneville; il me diminua le danger où étoit le bleſſé. Je ſentis à ce triſte recit une agitation ſi violente que

tous mes ſens ſe troublerent ; je fus à peine la maîtreſſe de cacher à mon frere l'intérêt tendre que je prenois au Chevalier. Je ne vous dirai point, Madame, les mouvemens qui ſe paſſerent dans mon ame, ſi la vôtre a été ſenſible, vous les reſſentez preſque dans ce moment, & ſi vous êtes aſſez heureuſe pour n'avoir jamais éprouvé les troubles de l'amour, envain je voudrois vous faire comprendre tout ce que je ſouffris dans cet inſtant. Enfin, revenant de l'abattement ou ma douleur m'avoit d'abord jetté, j'envoïai chez

Madame de Venneville lui demander ſi je pouvois la voir ; elle me fit dire qu'elle avoit trop de beſoin de conſolation pour ne me pas ſouhaitter auprès-d'elle ; j'y allai ſur le champ, l'état où je la trouvai m'auroit arraché des larmes ſi celui de ſon frere m'avoit permis d'en répandre pour tout autre que lui. Que devins-je quand j'appris qu'il étoit preſque ſans *eſpérance* ? Eh ! quel fut le ſaiſiſſement mortel dont je me ſentis frappée ; combien ne me ſentis-je point touchée quand Madame de Venneville me dit qu'il n'avoit

parlé que pour prononcer mon nom & pour s'informer si je sçavois son accident & si j'y paroissois sensible ! oüi, lui dis-je, d'un ton penetrée je le suis, & plût au Ciel que l'intérêt que j'y prens fut capable de lui donner quelque consolation. Je lui demandai ensuite qui l'on soupçonnoit de cet assassinat, enfin ce qu'elle pensoit de cette affaire malheureuse, la Comtesse me dit que c'étoit auparavant des voleurs qui avoient attaqué son frere, parce qu'elle ne lui connoissoit point d'ennemis. Elle me conta ensuite

le détail de l'affaire; je sentis toute la générosité de Disenteuil, tant de mérite me devenoit à charge, le mistere qu'il venoit de me faire étoit un reproche muet de ma foiblesse, & je ne pouvois lui pardonner de me faire sentir sa penetration, même par un trait si avantageux pour lui.

Ces idées m'occupoient pendant que Madame de Venneville parloit de Disenteuil avec une chaleur & une vivacité qui marquoit à quel point elle étoit pénétrée de toutes ses bonnes qualitez: dans ce mo-

ment on l'annonça. Je lui reprochai de ne m'avoir point appris l'accident du Chevalier ; je lui dis qu'il avoit partagé le danger avec lui d'une maniere asſez généreuſe pour le pouvoir conter. Je vous ſçai, Madame, trop amie de Madame de Venneville, me répliqua le Comte, pour douter de l'intérêt que vous prenez à tout ce qui la regarde, j'aurois ſouhaitté qu'on eut pû vous cacher cette triſte nouvelle, & je n'ai pas cru devoir vous la donner. A l'égard du leger ſervice que j'ai rendu au Chevalier, il ne

mérite ni loüange de votre part, ni reconnoiſſance de celle de Madame de Venneville : un honnête-homme à qui le Chevalier de Fanime n'auroit pas été connu auroit fait ce que j'ai fait & peut-être plus heureuſement. Il nous quitta en achevant ces mots & paſſa dans la Chambre du bleſſé.

Je fus toute la journée avec la Comteſſe : avant de la quitter je voulus ſçavoir des nouvelles préciſes de l'état de ſon frere, elle entra dans ſon appartement & revint me dire qu'il paroiſſoit aſſez tran-

quille & qu'il étoit assoupi.

Je me retirai chez-moi le cœur serré. Je ne pouvois penser au danger où étoit le Chevalier sans un effroi mortel. Vous jugez bien quelle nuit affreuse je passai ; dès qu'il fut jour j'envoïai Souville chez la Comtesse, qui lui dit que son frere avoit assez bien passé la nuit, & que les Chirurgiens depuis qu'ils avoient levé le premier appareil, ne croïoient pas sa blessure mortelle. Nouvelle qui me mit en état de soûtenir mon inquiétude & de la cacher.

Dès que j'eûs diné j'allai

chez Madame de Venneville, je lui dis en lui tendant les bras tendrement: Eh bien! ma chere Comtesse, il y a donc quelque espérance pour la vie du Chevalier? Helas! me dit-elle, cette espérance est encore bien legere; sa blessure est si considérable, que je n'ose encore me flâter de rien; cependant il ne paroît point effraïé de la mort qui le menace, mais il craint de ne plus vous voir. Allons ajoûta-t-elle ma chere Comtesse: Venez lui ôter une inquiétude si dangereuse. Je tendis la main à Madame de

Venneville, & nous passâmes dans la Chambre du malade.

Quelle fut ma douleur, lorsque je vis le Chevalier que je crus mourant? Que je suis heureux, Madame, de vous voir, me dit-il, d'une voix foible, & de pouvoir vous assurer avant de mourir que je vous adore. Il n'est pas question, lui répliquai-je, de me le dire dans ce moment, il faut me le prouver par le soin que vous prendrez de vos jours; c'est du repos qu'il vous faut pour vous tirer de l'état où vous êtes; si l'inté-

térêt que j'y prens peut mettre votre ame dans cette ſituation, je veux bien vous dire que ce n'eſt point à un mouvement de pitié que vous devez dans ce moment la vive douleur que je reſſens de l'état où je vous vois. Ah! Madame, s'écria le Chevalier, que vous me rendez la vie précieuſe, & que j'aurois de regret de la perdre, puiſque vous me permettez de croire qu'elle vous eſt chere. Reſpectez-la donc, lui répondis-je affectueuſement, en gardant un ſilence néceſſaire pour la conſerver. Je rentrai près

de vous avec cette chere Comteſſe, mais ſi vous dites un mot nous vous laiſſerons ſeul. Après avoir été aſſez long-tems auprès de lui je le quittai, en lui diſant à dieu Chevalier, je vous laiſſe avec regret, & je voudrois qu'il me fût permis de ne pas vous quitter, mais je vous verrai tous les jours. Je ne lui donnai pas le tems de me répondre, & je me retirai chez-moi.

La bleſſure du Chevalier alloit auſſi-bien qu'on pouvoit l'eſperer quoiqu'il fut encore aſſez mal; je le voïois tous les jours, Diſenteuil y venoit de même & mon

frere ne le quittoit presque pas ; quelques jours après son accident je trouvai la Comtesse seule dans son cabinet, elle me dit que son frere reposoit ; quoiqu'elle m'eut déja parlé plusieurs fois de l'obligation que le Chevalier avoit à Disenteuil, elle entâma encore la conversation en loüant la generosité du Comte. Le mouvement de reconnoissance dont elle se faisoit honneur & qu'elle métala, lui fournit l'occasion de s'étendre sur le mérite de Disenteuil, elle le détailla d'une maniere si vive que je lui dis en sou-

riant je croirois presque Disenteuil le rival de mon frere. La Comtesse rougit à ce discours ; je remarquai son embarras, & voulant en tirer avantage pour penetrer ses sentimens, j'ajoutai, mon frere se plaint de n'être point aimé, ce n'est point l'indiférence qui lui ferme le chemin de votre cœur, c'est l'amour qui sans doute vous a prévenuë en faveur d'un autre : mais parlez ma chere Comtesse, mon amitié mérite que vous aïez pour moi cette confiance & l'estime que vous devez à mon frere exige de vous, de ne point

nourrir chez-lui une passion que vous n'êtes peut-être pas en état de récompenser. La Comtesse après avoir fait un grand soupir me dit ? Eh bien ! il faut vous découvrir un secret que mon cœur ne peut plus vous cacher.

Vous souvient-il, continua-t-elle, des trois jours que nous passâmes à Saint Maur chez Mademoiselle de Jussi il y aura deux ans cette Autonne ? Vous souvient-il aussi combien le Comte de Disenteuil fut aimable & le plaisir qu'il fit à tout le monde ? que ce plaisir coûta cher à mon

cœur ! quoi ! m'écriai-je, vous aimeriez Diſenteuil ; oüi, je l'aime me répliqua-t-elle, & je l'aime avec d'autant plus de violence que ma tendreſſe a toûjours été renfermée dans mon cœur : je n'ai point à rougir du choix que j'ai fait, ma vanité même en eſt flâtée, mais je rougis quand je ſonge que j'aime ſans être aimée, car enfin, Diſenteuil n'a point d'amour pour moi ; ſes yeux ſe ſont accoûtumez à me voir ſans me craindre ; que dis-je ? peut-être ne m'a-t-il jamais vûë ! vous inſultez plus Diſenteuil que

vous ne vous inſultez vous-même repliquai-je, par ce diſcours; c'eſt vouloir vous tourmenter que de penſer qu'il ne peut jamais vous aimer: vous êtes jeune & belle, continuai-je; & vous ne devez pas deſeſperer qu'il puiſſe prendre de l'amour pour vous: ſon juſte diſcernement lui a déja fait voir combien vous méritez d'être aimée; aidez à ſa penetration pour lui faire deviner que vous recevriez ſes ſoins avec plaiſir: ſervez-vous du prétexte de la reconnoiſſance pour lui montrer des diſpoſitions favorables...non, s'écria

la Comtesse, je ne veux point qu'il sçache ma foiblesse; s'il la connoissoit je concevrois encore moins d'esperance : les hommes veulent desirer, les soustraire aux soins, & même aux peines qui leur en doit couter pour vaincre, c'est presque renoncer à leur plaire. Persuadée de cette vérité je veux, s'il est possible, connoître les sentimens de son cœur; je veux découvrir si je n'ai point de rivale. Ma confiance ma chere Comtesse, continua-t-elle, n'exige-t-elle pas la vôtre ? Parlez, le Comte vous voit tous les

jours, vous ſçavez la ſituation de ſon ame, apprenez-la moi. Et ſi je vous montrois une rivale, lui *dis*-je, que feriez-vous ? je triompherois de ma foibleſſe, s'écria-t-elle. Que vous êtes ſimple, lui répliquai-je, de penſer que vous *ceſſeriez* d'aimer Diſenteuil s'il étoit tendre pour un autre, au contraire vous l'en aimeriez d'avantage, & ce ſeroit donner une nourriture empoiſonnée à votre cœur que de vous montrer Diſenteuil amoureux ; il eſt vrai que vous acquerreriez un *objet* de haine dans une rivale, mais cette haine ne ſervi-

roit qu'à donner des forces à votre amour pour vous tourmenter. Comme j'achevois ces dernieres paroles Disénteuil entra. La Comtesse avoit une telle émotion sur le visage qu'il crût que le Chevalier étoit plus mal; il lui en demanda des nouvelles d'un air obligeant, & lui dit d'un ton d'amitié qu'il falloit être plus raisonnable lorsque l'on avoit autant d'esprit. Mon frere entra dans ce moment, il nous demanda pourquoi nous n'étions pas auprès du Chevalier: nous passâmes dans sa Chambre. Disenteuil se

plaça vis-à-vis de moi, je remarquai qu'il m'examinoit à ſon ordinaire.

Lorſque je fus chez-moi je réfléchis ſur la confidence que la Comteſſe venoit de me faire, ſa prévention me fit de la peine, je craignois qu'elle ne découvrit que j'étois l'objet de la tendreſſe de Diſenteuil, & qu'elle ne ſe trouvât picquée de ce que je lui en avois fait un miſtere: je craignois auſſi que cette tendreſſe ne fut un obſtacle invincible aux deſirs de la Comteſſe; cette derniere reflexion ne partoit point de ma vanité, je rendois

justice aux charmes de Madame de Venneville, mais je connoissois Disenteuil, que le tems n'y l'impossibilité de réüssir dans ses desseins ne pouvoit changer, je l'aimois d'une amitié trop pure pour ne pas souhaiter qu'il devint infidéle, je croïois que Madame de Venneville avoit tout ce qu'il falloit pour rendre un honnête homme heureux; cette idée me donnoit quelque espoir, mais la froideur de Disenteuil & la vanité & la hauteur de la Comtesse m'embarrassoit: donnons leur occasion de se voir

plus ſouvent, me diſois-je, la beauté & l'eſprit de Madame de Venneville peuvent faire à la fin quelque impreſſion ſur Diſenteuil, & la vûë de cet homme aimé, triomphera de la vanité qui met encore un frein aux mouvemens paſſionnez de la Comteſſe. Je réſolus auſſi de mettre Mademoiſelle de Juſſi dans ma confidence, & de me ſervir d'elle pour faire entrevoir au Comte les ſentimens favorables que Madame de Venneville parroiſſoit avoir pour lui; mon frere me gênoit dans ce deſſein; je deviendrai donc
perfide

perfide à ſon égard diſois-je, je rendrai ſa paſſion victime de la mienne ! il n'eſt point aimé, il eſt vrai ; mais la Comteſſe ne l'eſt pas de Diſenteuil, & le dépit qu'elle peut prendre pour un retour de raiſon, peut être favorable à mon frere. Après toutes ces reflexions, je pris le parti de lui taire ce que j'avois appris de Madame de Venneville, & de travailler avec adreſſe à le guérir de ſa paſſion.

Mademoiſelle de Juſſi vint me voir le lendemain, elle arrivoit de Saint Maur & ignoroit l'accident du Chevalier ; je lui appris.

Quoique mon eſtime pour-elle fut parfaite, il m'en couta pour lui ouvrir mon cœur; mais le beſoin que j'avois d'elle ſurmonta mes ſcrupules. Enfin je lui montrai mon ame toute entiere, & ne lui cachai que les troubles que le Chevalier y avoit jetté du vivant de Monſieur de Gondez. Après l'aveu de ma foibleſſe je lui parlai de celle de la Comteſſe pour Diſenteuil, je ne lui cachai ni mes inquiétudes ni mes deſſeins. Lorſque je l'eûs ſufiſament inſtruite, nous fûmes chez Madame de Venneville, nous la trou-

vâmes ſeule, Mademoiſelle de Juſſi lui témoigna avec amitié la part qu'elle prenoit à l'accident du Chevalier. La Comteſſe lui dit que c'étoit à Diſenteuil à qui ſon frere devoit la vie, elle parla de lui long-tems & d'une maniere qui fit bien comprendre à Mademoiſelle de Juſſi qu'elle étoit occupée d'une véritable paſſion.

Il y avoit douze jours que l'accident du Chevalier étoit arrivé, il commençoit à être beaucoup mieux lorſqu'en entrant dans ſa Chambre avec la Comteſſe je le trouvai qu'il

tenoit une boëte à portrait que je reconnus d'abord, car je l'avois donnée à sa sœur il y avoit déja longtems; le premier mouvement du Chevalier fut de la cacher, mais je lui demandai pourquoi il ne vouloit pas que je la visse, & s'il ne m'estimoit pas assez pour avoir cette confiance; son embarras redoubla ma curiosité, je lui pris la boëte qu'il ne défendit point, comme j'en sçavois le secret je l'ouvris facilement; mon étonnement fut extrême lorsque j'y trouvai mon portrait à la place d'une peinture de phantaisie

qui y étoit. Le Chevalier qui vit ma surprise me dit, Madame, serez-vous assez bonne pour m'épargner le reproche que vous croirez que mérite la hardiesse que mon amour m'a inspiré ? Helas ! ce portrait que j'ai sans votre aveu, a pourtant été toute ma consolation ; il m'a donné des forces pour soûtenir votre absence. Ah ! Madame, continua-t-il, je mourrai de douleur si vous avez la cruauté de me le retenir ; rendez-le moi, joignez au plaisir que j'ai eû de le tenir des mains de la fortune, celui que je resentirai

de le tenir dans ce moment des vôtres. Il n'y auroit pas de générosité à moi, lui-dis-je, dans l'état où vous êtes de vous gronder, il y en auroit encore moins à vous retenir cette boëte, gardez-la j'y consens. Le Chevalier transporté de joïe prit la main qui lui presentoit le portrait & la baisa. Je la retirai assez foiblement en continuant ainsi. Je ne vous rends pas mon portrait parce qu'il vous appartenoit, je vous le remets comme un gage des sentimens que j'ai pour vous & que j'avouë sans rougir, Ciel ! s'écria le Che-

valier, eſt-ce aſſez de tous les maux que j'ai ſoufferts juſqu'à ce moment pour païer le plaiſir que je reſſens. Ah! Madame permettez à vos yeux de me regarder, voïant que je les tenois baiſſez, voïez dans les miens tout l'amour dont je ſuis pénétré. Quoi! vous êtes ſenſible à ma tendreſſe? j'ai pû toucher votre cœur? & lorſque je murmurois contre ſa cruauté, peut-être n'avois-je à me plaindre que de votre devoir... Arrêtez Chevalier, lui dis-je en l'interrompant, mon cœur ne s'eſt jamais révolté contre mon

devoir; votre paſſion méritoit ma pitié, & je ne me ſuis jamais défenduë de ce ſentiment en votre faveur; aujourd'hui continuai-je, que cette même paſſion a ſçû me toucher aſſez vivement pour l'avoüer, il faut mériter mes bontez par une retenuë & un miſtere à l'épreuve de tout. Songez que je dépends d'un pere que j'aime, & de qui cependant je n'atens pas l'aveu pour vous promettre ma main. Vous le connoiſſez, il m'aime, mais il eſt abſolu, & je lui ſerai toûjours ſoumiſe, mon reſpect pour lui ne ſe dementira

jamais. Ne vous alarmez point de me voir ſes ſentimens, je conte ſur ſa tendreſſe ; cependant il peut ſéparer votre perſonne d'avec votre fortune, & ne la pas trouver aſſez conſidérable pour moi : c'eſt donc au tems & à ma conduite à ſurmonter ces obſtacles. Que je ſuis heureux ! s'écria le Chevalier, mon bonheur eſt au-delà de ce que j'oſois eſperer ; preſcrivez-moi, Madame, la conduite que votre prudence exige, & croïez que rien ne coutera à ma tendreſſe, mon reſpect & le deſir de mériter vos bontez ſe-

ront toûjours mes guides.

Nous paſsâmes le reſte du jour ſans avoir d'importuns, & ſans nous contraindre ; la preſence de la Comteſſe ne diminuoit rien de la liberté avec laquelle nous nous entretenions. C'étoit le premier moment de ma vie où j'avois goûté le plaiſir ſi ſenſible de voir, d'aîmer, de parler librement, & de laiſſer voir ſans ſcrupule au Chevalier que ma tendreſſe égaloit la ſienne, & je croïois la ſienne bien pure! heureux momens qui jettoient dans mon ame une douce joïe qui me rafèrmiſ-

ſoit contre tous les obſtacles qui pouvoient s'oppoſer au bonheur ſuprême que je croïois ne pouvoir m'échapper.

Je m'apperçois, Madame, qu'il y a long-tems que vous liſez, & que mon hiſtoire n'eſt gueres avancée ; il faut vous donner du relâche, mais comme l'avanture du Chevalier vous a ſans doute interreſſé il faut vous dire que vous le reverrez dans ma ſeconde Lettre guéri parfaitement de ſa bleſſure.

Fin de la premiere Partie.

De l'Imprimerie de P. G. LE MERCIER fils, ruë S. Jacques, 1725.

Maggs Bros. Ltd.
18.1.1985
[ZAH.]

